LAMARTINE

LE POÈTE MOURANT

LA MORT DE SOCRATE — L'IMMORTALITÉ

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

L. MABILLEAU
Professeur à la Faculté des lettres de Caen

PARIS

HACHETTE ET Cie. — JOUVET ET Cie

ÉDITEURS

1893

DU MÊME AUTEUR

Lamartine : *Œuvres*, 37 volumes.

Premières Méditations poétiques. 1 vol.
Nouvelles Méditations. 1 vol.
Harmonies poétiques. 1 vol.
Recueillements poétiques. 1 vol.
Jocelyn. 1 vol.
La Chute d'un ange. 1 vol.
Voyage en Orient. 2 vol.
Histoire des Girondins. 6 vol.
Confidences. 1 vol.
Nouvelles Confidences. 1 vol.
Lectures pour tous. 1 vol.
Souvenirs et Portraits. 3 vol.
Le Manuscrit de ma mère. 1 vol.
Mémoires inédits. 1 vol
Poésies inédites. 1 vol.
Histoire de la Restauration. 8 vol.
La Politique de Lamartine ; choix de discours et écrits politiques. 2 vol.
Correspondance (1807-1852). 4 vol.

Chaque ouvrage se vend séparément.

26589. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

LAMARTINE

LE POÈTE MOURANT

LA MORT DE SOCRATE — L'IMMORTALITÉ

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

L. MABILLEAU
Professeur à la Faculté des lettres de Caen

PARIS
HACHETTE ET Cie. — JOUVET ET Cie
ÉDITEURS

1893

INTRODUCTION

I

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LAMARTINE

La vie et l'œuvre de Lamartine sont si étroitement mêlées qu'elles ne sauraient être présentées séparément, et que la meilleure biographie de l'homme se trouve dans les vers du poète; il a tenu lui-même, plus qu'aucun autre, à en affirmer la parfaite unité. Il déclare qu'il n'a rien d'un « auteur », que « ses livres ne sont pas des livres, mais des feuilles détachées et tombées presque au hasard sur la route de sa vie [1] ». Il n'eût même pas pris le soin de les publier : il a fallu qu'elles fussent « recueillies par la bienveillance des âmes tendres, pensives et religieuses.... Elles sont écrites comme elles ont été senties, sans liaison, sans suite, sans transition ; poésies réelles et non feintes, révélation intime et involontaire des impressions de chaque jour ». Il raconte avec complaisance que M. Didot trouva ses vers « non sans talent, mais sans étude »; le plus bel éloge que lui décerne son plus fidèle admirateur[2] est que le nom d' « artiste » ne saurait lui convenir. « J'étais né impressionnable et sensible, dit-il

1. Préface des *Harmonies*.
2. V. de Laprade, Préface des *Poésies inédites de Lamartine* (1881). Lamartine a dit de lui-même : « Je n'ai jamais été, en poésie, qu'un amateur distingué ».

dans la Préface des *Méditations*; ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie.... J'étais une glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie et qui réverbérait l'œuvre de Dieu. » Plus tard un autre poète, non moins spontané que Lamartine, trouvera sur son chemin la même idée et l'exprimera en des termes presque identiques :

Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire ou vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout, comme un écho sonore.

Mais combien différents apparaissent, dans ce rapprochement même, le caractère et le génie des deux poètes ! V. Hugo se proclame l'ouvrier conscient d'une œuvre colossale, et la poésie est pour lui le labeur héroïque du prophète élu à qui Dieu marque sa tâche ; Lamartine affecta toujours de considérer la poésie comme le retentissement presque involontaire de la vie dans une âme bien douée, « un cantique délicieux qui s'élève spontanément en nous »,... « une voix qui balbutie sur des lèvres d'enfant ».

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Dans sa pensée, cette intime union entre la personne et l'œuvre devait profiter autant à l'une qu'à l'autre : si la poésie en paraissait plus naturelle, la nature de l'homme en restait plus poétique. De là, la constante noblesse, la dignité un peu théâtrale de son attitude dans la vie journalière.

On lui demandait, un jour, où il siégerait à la Chambre des députés : « Au plafond », répondit-il, en montrant le ciel. On se souvient aussi du refus qu'il fit à un journal satirique de lui laisser publier sa caricature, ne voulant pas « qu'on déshonorât l'œuvre de Dieu ».

Comme J. Sandeau l'a dit d'Alfred de Vigny : « Il ne vécut jamais dans la familiarité de personne, pas même de lui ».

Lamartine fut naïvement et sincèrement *le même* en toutes choses : « il a porté dans tous ses actes la hauteur et la douceur de son vers » ; il fut uniquement un poète, et c'est dans le développement de sa poésie qu'il faut chercher l'histoire de sa vie.

Né à Mâcon en 1790, en pleine Révolution, élevé à la campagne (à Milly) par une mère tendre et par un pieux abbé, Lamartine se ressentit toujours des impressions tantôt douces et tantôt tragiques de son enfance. Le nom de Milly revient bien souvent dans ses vers, ainsi que le souvenir des rêveries pastorales qui s'y mêlait; mais l'aventure de son père, condamné à mort par la Terreur et sauvé par le 9 Thermidor, la mort du duc d'Enghien, les gloires et les revers de l'épopée napoléonienne laissèrent une trace profonde dans sa jeune et vive sensibilité.

A sa sortie du collège, il partit pour l'Italie en 1811. De retour à Milly en 1813, il écrivit ses premiers essais[1] : deux tragédies, *Médée* et *Zoraïde*, « tribut payé au goût du temps ». Comme le dit M. de Laprade : « le génie le plus original ne peut soustraire aux influences régnantes ses premiers coups d'aile,... mais son essor l'emporte bientôt au-dessus des courants inférieurs. » C'étaient d'ailleurs les novateurs qui attiraient le plus le jeune poète: Ossian, dont les poèmes apocryphes devaient leur triomphe à l'épuisement de la veine classique et au sentiment confus qu'une ère nouvelle se préparait; Chateaubriand, qui venait de transformer l'art poétique et l'imagination littéraire de la France[2].

Une vive passion qu'il conçut vers ce temps, et dont l'histoire se déroula près du lac du Bourget, fit jaillir son premier chant, *le Lac* (1817). Trois ans après (mars 1820), paraissaient les *Premières Méditations*, qui lui ouvraient la carrière diplomatique et le faisaient célèbre d'un coup. Il se marie alors et entre dans la période la plus brillante et la plus féconde de sa vie : tour à tour secrétaire d'ambassade à Naples et à Florence, il publie les *Nouvelles Méditations*, la *Mort de Socrate*, le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*, hommage rendu à lord Byron dont il adoptait le héros, le *Chant du Sacre*, les *Épîtres*, et enfin les *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), qui sont restées son chef-d'œuvre.

Il entre à l'Académie (1830), où il est reçu par Cuvier, assiste à la chute de Charles X, refuse de servir le gouvernement de Juillet et part pour l'Orient, où il promène à travers la Turquie, la Pales-

1. Voyez *Poésies inédites de Lamartine*, publiées par Mme Valentine de Lamartine (1881).

2. Voyez dans *Jocelyn* la célèbre apostrophe :

> Ossian, Ossian, lorsque plus jeune encore,
> Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore....

tine, le Liban, le cortège fastueux d'un poète qui serait prince. Il avait six ans auparavant (1825) conçu l'idée d'une prodigieuse épopée, plus large que celle de Dante qui n'est que patriotique, et que celle de Milton qui n'est que puritaine : l'histoire de l'humanité et de la divinité que résumeraient dix *Visions*, inspirées du génie chrétien[1], quelque chose comme le *Génie du christianisme* en vers. Depuis lors, il avait songé constamment à ce voyage d'Orient, sans lequel il ne pensait pas pouvoir entreprendre son poème. Au retour, deux fragments parurent après la *Relation du voyage d'Orient* : *Jocelyn* (1836) et la *Chute d'un ange* (1838).

Mais le poète commençait à se sentir attiré hors de la sphère de la contemplation : aux *Recueillements poétiques*, qui rappelaient encore ses premiers chants, succéda l'*Histoire des Girondins*, dont le retentissement fut immense, et où perçait la passion dont Lamartine, entré à la Chambre depuis 1834, se prenait tout à coup pour la vie publique. Ses *Discours et écrits politiques* le montrent mêlé à la lutte ardente des partis, et nous ne nous étonnons pas de le voir, au 24 février 1848, entrer dans le gouvernement provisoire à côté de Ledru-Rollin et proclamer, de concert avec lui, l'abolition de l'esclavage et l'institution du suffrage universel.

La révolution donna à Lamartine un de ces jours de triomphe et de gloire qui suffisent à remplir la vie d'un homme, mais qui, pour cela même peut-être, n'ont jamais de lendemain. Il eut l'honneur de désarmer, par la seule force du génie, la foule qui se ruait à l'Hôtel de Ville, ivre de fureur et de vengeance, et de lui arracher des mains « le drapeau rouge qui n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, quand le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie[2] ».

Mais la popularité du poète était de trop noble origine pour

1. Boileau avait dit :

> De la foi d'un chrétien, les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles ;

mais Chateaubriand avait renversé cette opinion dans le *Génie du christianisme* et dans la Préface des *Martyrs*.

2. *Histoire de la révolution de* 1848. Voyez *l'Œuvre de Lamartine* par Robertet, p. 269.

durer. Candidat à la présidence de la République, il échoua avec moins de 20 000 voix contre 4 millions et demi accordées au prince Louis Napoléon, et, après le 2 Décembre, rentra dans la vie privée pour n'en plus sortir.

Hélas! une troisième période de sa vie commençait (1852-1866) : ruiné et chargé de dettes, il lui fallait, à plus de soixante ans, se remettre au travail, non plus même en rappelant les poétiques souvenirs de sa jeunesse, comme il l'avait fait jusqu'alors (*Raphaël, pages de la vingtième année*, les *Confidences*, les *Nouvelles Confidences*, *Geneviève*, etc.), mais en publiant des ouvrages à livraisons, destinés à rapporter promptement de quoi subvenir à la vie journalière : *Histoires de la Restauration, des Constituants, de la Turquie, de la Russie, Cours familier de littérature*, *Vie des grands hommes*, etc.

Il venait enfin d'échapper par une dotation à la misère grandissante, lorsqu'il mourut (1869), délaissé de l'ingrate génération dont il avait été la plus pure gloire, presque inconnu de celle qui surgissait, déjà éblouie par l'incomparable éclat de la *Légende des siècles*.

Mais l'heure de la justice est venue pour Lamartine : on se souvient que, « s'il traversa la politique comme une aurore pleine de promesses, entraînant avec lui les espérances de paix et de fraternité qui ont fasciné l'Europe pendant quelques jours de ce siècle », il fut aussi le chanteur et l'enchanteur par excellence, le magicien et le charmeur des âmes entre tous ceux qui se sont servis de la parole humaine.

Et c'est avec un élan d'admiration et d'amour que la France se retourne vers celui qui reste, en même temps qu'un des plus beaux génies poétiques du siècle, un des hommes d'État les plus honnêtes qu'elle ait portés [1].

1. Voyez, pour le jugement des œuvres de Lamartine, la Préface déjà citée de M. de Laprade, le beau livre de M. Ch. de Pomairols, et, pour le détail de la biographie de Lamartine, les préfaces de M. de Ronchaud, la correspondance de Lamartine et l'introduction de M. Robertet (*L'Œuvre de Lamartine*, 1887).

II

LAMARTINE ET LE XIXe SIÈCLE

C'est sans aucune arrière-pensée critique que M. Victor de Laprade écrivait en 1862 : « On peut déjà parler de Lamartine comme d'un ancien ». Mais on comprendrait mal ce jugement si l'on n'y voyait qu'un témoignage d'admiration, un effort pour placer Lamartine au rang des grands écrivains qu'on appelle *classiques* et qui restent les modèles incontestés du génie humain.

Il faut y lire surtout la conviction pleine de regret que Lamartine est le poète d'un autre âge que le nôtre, et que, pour l'apprécier justement aujourd'hui, nous avons besoin de reporter son œuvre au temps où elle a paru.

Les excès de la Révolution française avaient montré le danger des théories sceptiques et matérialistes où avait sombré le XVIIIe siècle. Il fallait que la réaction autoritaire représentée dans l'ordre social par l'Empire eût son contre-coup dans le monde des idées : la reprise de la tradition spiritualiste coïncida naturellement avec la réouverture des églises[1]. La philosophie, la littérature, tous les arts sortirent rajeunis et comme régénérés de la tempête tragique qui avait emporté leurs souillures. Naguère encore la mythologie païenne encombrait leur domaine de ses imaginations mensongères ou immorales : voici que de toutes parts on renonce aux allégories aussi bien qu'aux idées qui s'y cachaient. Plus de Grâces, de Muses, de Jeux et de Ris, de Satyres et d'Amours ! On comprend combien la conception du monde et de l'homme s'en trouve modifiée : « Le plus grand vice de la mythologie était d'abord de rapetisser la Nature.... Avec ses élégants fantômes, elle ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude.... Il fallait chasser ce peuple de Faunes et de Nymphes pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes pour ne

1. Voyez à ce sujet le *Catéchisme impérial*, dont M. Paul Albert donne des extraits (*Littérature française au XIXe siècle*, tome I, p. 155). — Voyez aussi la Préface du *Génie du christianisme* (édition de 1828) : « Ce fut au milieu des débris de nos temples que ce livre fut publié pour ramener dans ces temples les pompes du culte et les serviteurs des autels ».

plus recevoir que les eaux de l'Abîme, du sommet des montagnes; le vrai Dieu en rentrant dans ses œuvres a donné son immensité à la Nature. »

C'est Chateaubriand qui parle ainsi; mais il est, à cette aurore du siècle, le maître qui conduit le chœur de l'adoration universelle. L'idée de Dieu, dominant toute la pensée et toute l'imagination, est le lien qui rapproche alors tous les hauts esprits. Lamartine était, par son éducation, préparé à ressentir plus profondément que tout autre l'influence mystique et religieuse. « Il y a des âmes, dit-il en faisant un retour sur lui-même, que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies;... toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière, toute leur existence est un hymne muet à la Divinité et à l'espérance. Elles cherchent en elles-mêmes, et dans la création qui les environne, des degrés pour monter à Dieu, des expressions et des images pour se le révéler à elles-mêmes, pour se révéler à lui.... » C'est là l'objet propre de la poésie, qui « chante des impressions variées dans leur essence, uniformes dans leur objet, puisqu'elles vont toutes se perdre et se reposer dans la contemplation de Dieu.... Quelle qu'ait été, quelle que puisse être la diversité de ces impressions jetées par la nature dans mon âme et par mon âme dans mes vers, le fond en fut toujours un profond instinct de la Divinité, en toutes choses, une vive évidence, une intuition plus ou moins éclatante de l'existence et de l'action de Dieu dans la création matérielle et dans l'humanité pensante; une conviction ferme et inébranlable que Dieu était le dernier mot de tout, et que les philosophies, les religions, les poésies, n'étaient que des manifestations plus ou moins complètes de nos rapports avec l'Être infini, des échelons plus ou moins sublimes pour nous rapprocher successivement de Celui qui est [1]. »

Tel est, sous une forme admirable, le *Credo* de Lamartine, et telle est la raison de l'unité de sa pensée.

Est-il besoin de faire remarquer que ce Dieu n'est pas l'entité métaphysique de Descartes, ni le Démiurge de Voltaire, « l'horloger céleste » que suppose l'ordre de l'univers? c'est l'Infini personnel, le « Dieu vivant » d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en un mot

1. Lamartine, Préface des *Harmonies* et Préface des *Premières méditations* (1834).

celui que le christianisme nous enseigne à adorer. Comme Chateaubriand, nous le savons, Lamartine avait rêvé d'écrire l'épopée chrétienne; s'il laissa cette tâche inachevée, au moins donna-t-il à la poésie religieuse l'accent le plus personnel qu'elle ait connu : il parlait sérieusement en disant qu'il avait « le sens du divin dans son humanité », et la sainte Écriture ne trouva jamais un plus touchant interprète que le chantre inspiré des *Harmonies* et des *Méditations* :

Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
L'ombre de Jéhovah, qui passait dans l'orage.
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix, que la tempête emportait au chaos.
Et de joie et d'amour, noyé par chaque pore,
Pour mieux voir la Nature et mieux m'y fondre encore,
J'aurais voulu trouver une âme et des accents
Et, pour d'autres transports, me créer d'autres sens.

Mais depuis ce renouveau de la poésie religieuse, le siècle « grand et fort » a marché, mené par son instinct. Après la mythologie païenne, il s'est attaqué au symbolisme chrétien; il a tenté de montrer par delà Jupiter et Jéhovah l'idée divine, impersonnelle et absolue : « Élargissez Dieu », disait Diderot; la critique et l'histoire ont aidé la poésie à exaucer ce vœu; le Dieu de la Bible aurait peine à se reconnaître dans la *Légende des siècles*.

Lamartine, qui avait gardé sa foi d'enfant, fut bientôt un étranger pour ceux qui vieillissaient. Ce n'est pas d'un cierge, mais d'un flambeau que devait s'éclairer l'apothéose de notre siècle, et ce fut Victor Hugo qui en conduisit la pompe.

Le sentiment est l'élément le plus profond et le moins variable de la poésie : l'homme chantera toujours ses douleurs et ses joies, ses amours et ses triomphes, ses déceptions et ses regrets. Il comparera toujours la brièveté de son destin à l'immortalité tranquille de la nature, et pleurera sur sa propre fragilité : aussi le *Soir*, l'*Isolement*, le *Vallon*, le *Lac* restent-ils autant de chefs-d'œuvre qui, aujourd'hui comme il y a cinquante ans, touchent les âmes et mouillent les yeux. C'est même une garantie de durée pour l'œuvre de Lamartine que le cœur ait tant de part dans son inspiration. Certaines pièces de la *Légende des siècles*, qui valent avant tout par l'intelligence objective, par la précision des termes et l'éclat des images, retiendront l'admiration des artistes et des critiques de tous les temps : mais je ne sais si les générations

qui nous suivront s'y plairont toujours comme aux vers touchants et mélancoliques des *Méditations*.

Et pourtant, là encore, la poésie de Lamartine garde l'empreinte du temps où elle a paru, et révèle un état d'âme que nous ne connaissons plus. Il est venu au temps des Werther [1], des René [2], des Manfred [3], des Jacopo Ortis [4], des Obermann [5]; il a souffert de cette fameuse « maladie du siècle », que M. Taine a si magistralement analysée [6], et qui a été la forme un peu artificielle d'une désespérance passagère. Comme Chateaubriand, comme Byron, Lamartine a versé dans ses vers le torrent des larmes poétiques que le goût de l'époque exigeait; il s'est plaint de la vie, même au moment où il avait le plus à s'en louer; il a reproché à la nature son impassibilité, il s'est indigné que le soleil continuât à briller quand un poète a la mort dans l'âme. M. Auger, dans son discours à l'Académie en 1824, disait spirituellement : « Les romantiques ont la gaîté en horreur, ils ne voient dans le bonheur et le plaisir que la prose, et ils ne trouvent la poésie que dans l'affliction ». On sait par quelles raisons historiques Alfred de Musset a expliqué cette disposition dans sa *Confession d'un enfant du siècle* : « Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle et nerveuse.... »

Victor Hugo devait donner une autre direction à l'école romantique et la conduire à des sentiments plus sains, à des conceptions plus fortes. Lamartine en est resté à la mélancolie, à la plainte et à la prière; certes il serait injuste de méconnaître que sa nature tendre et rêveuse est la cause première de cette sorte de monotonie de son génie ; mais il convient d'avouer que, s'il eût pleinement suivi le mouvement qui portait sa génération aux luttes

1. Roman célèbre de Gœthe, qui est de beaucoup antérieur aux poésies de Lamartine, mais dont l'influence était prépondérante au temps où elles parurent.

2. *Atala* (1801) et *René* (1807), deux épisodes détachés du *Génie du christianisme*, publiés avant l'ouvrage lui-même.

3. Poème de lord Byron.

4. Poème de Ugo Foscolo.

5. Roman de M. de Sénancour.

6. *Littérature anglaise*, t. III, chapitre sur lord Byron. Voyez aussi P. Albert, *Histoire de la littérature au* XIX*e* *siècle*, t. I, p. 29.

viriles de l'esprit, aux tentatives audacieuses de la pensée et de la forme; s'il eût, comme le fit le poète des *Contemplations* après ses premiers vers, ajouté quelques cordes à sa lyre, nous le sentirions plus nôtre aujourd'hui et nous le louerions mieux qu'on ne loue « un ancien ».

Il n'est pas jusqu'au style, si pur et si naturel pourtant dans Lamartine, qui ne révèle l'époque où le poète a pris possession de sa langue, sans jamais la renouveler depuis.

Nous l'avons dit, le grand souci de Lamartine a toujours été de ne pas se poser en écrivain de profession, en artisan de mots, curieux du vêtement de la pensée autant que de la pensée elle-même : « Voici un livre qui n'est pas un livre, des poésies qui ont été écrites comme elles ont été senties.... » Il était ravi qu'on dît de lui :

> Lamartine ignorant qui ne sait que son âme....

et plus encore si l'on ajoutait qu'il n'avait point besoin d'étude pour être sublime, car

> L'homme n'enseigne point ce qu'inspire le ciel.

Il fut pourtant touché des reproches de négligence qu'on lui avait parfois adressés sur ses premiers vers. Une curieuse anecdote, racontée par Sainte-Beuve qui fut témoin du fait, nous le montre chez Mme Récamier, apportant *Jocelyn* à Chateaubriand et disant : « Cette fois, le style est ce que j'ai soigné le plus : c'est fait à la loupe ! »

Il y avait un peu d'illusion dans cette naïve déclaration du poète : l'expression, chez lui, toujours spontanée et aisée, reste trop souvent fluide et vague : les images qui arrivent en foule, sont rarement précises et justes; sa noblesse n'est parfois que de la généralité. C'est en vain qu'on le lit et le relit pour saisir un point où arrêter la pensée et déterminer l'admiration : il semble qu'on glisse sur un fleuve de lait (*lactea ubertas*), dont les rives se perdent dans une brume dorée qui s'évanouit dès qu'on veut y fixer le regard....

Leibniz assure que l'ouvrage le plus parfait est celui où il y a le plus de remarques à faire, « *in quo plura notanda sunt* ». Le style de Lamartine ne s'accommode point de cette définition : il lasse la critique et déconcerte l'analyse.

On a dit, avec quelque malveillance, qu'il reste en lui beaucoup de traces de Delille : l'habile et insignifiant versificateur qui érigea la description en principe, ne mérite point un tel honneur; mais on ne peut nier que parfois les instinctives habitudes de style des *Méditations* et des *Harmonies* ne rappellent les procédés réfléchis des *Saisons*.

A cet égard aussi Lamartine a négligé de profiter de la révolution qui s'est opérée dans la langue française vers le milieu de ce siècle. On connaît la prodigieuse pièce de V. Hugo intitulée *Réponse à un acte d'accusation* [1], où il déclare une guerre sans merci à la langue « classique » générale et banale, sans couleur et sans saveur, affadie et apâlie par cent ans de servile imitation :

Je fis une tempête au fond de l'encrier,
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire,
Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
Je fis passer un vent révolutionnaire....
Tous les mots à présent planent dans la clarté !

Sans doute on ne peut reprocher à Lamartine de n'avoir pas entrepris une réforme contre laquelle la noble pureté de son goût protesta toujours; mais on regrette qu'il n'ait pas un peu plus profité du souffle de liberté qui passait alors sur la langue, et qu'il en soit demeuré au vocabulaire de Racine et de J.-B. Rousseau.

Mais ce qui est à louer sans réserve en lui, c'est le sens du rythme, du mouvement de la phrase poétique, de l'équilibre du vers.

D'autres ont possédé mieux que lui la science prosodique, ont inventé des formules et des combinaisons nouvelles : nul ne l'a dépassé dans l'art souverain de jeter sur une belle image les plis majestueux d'une période parfaite.

On pourrait objecter que là encore il est resté le poète de son temps, et que la fameuse strophe de Lefranc de Pompignan [2] ne le cède à aucune autre pour la composition ; que J.-B. Rousseau et Lebrun ont écrit des odes dont la forme, sinon la pensée, peut

1. *Contemplations*. t. I.
2. « Le Nil a vu sur ses rivages », etc.

servir de modèle absolu : Qu'importe? Aucun de ceux-là n'a réalisé comme Lamartine l'intime union des trois éléments de toute poésie, l'idée, le sentiment, le rythme, et n'a su en tirer l'admirable harmonie qui fait le charme de ses vers. A cet égard, c'est le plus naturel, le plus parfait des poètes que la Muse française ait jamais inspirés : « C'est la poésie pure », a dit un des plus délicats critiques de ce temps[1].

III

LA POÉSIE LYRIQUE

Quelle que soit la variété de son œuvre, Lamartine n'est au fond et n'a jamais été qu'un poète lyrique. Il faut nous expliquer sur le sens de ce mot, qui nous servira tout particulièrement à caractériser les pièces données ici comme exemples de ce que le génie de Lamartine a produit de plus parfait.

M. Paul Albert[2] fait observer que dans l'antiquité on appelait « poésie lyrique » celle qui unissait l'accompagnement de la lyre aux vers modulés sur un certain rythme; mais que cet accord de la poésie et de la musique (il faudrait même y ajouter la danse) n'exista pleinement que chez les Grecs. Horace et les autres lyriques latins ne le connaissaient déjà plus. Nous, nous avons gardé le nom sans la chose. « Où est la lyre de nos poètes? on ne chante plus de vers (et quels vers!) qu'à l'Opéra. Les chansons de Béranger, voilà le spécimen le plus fidèle de l'antique poésie lyrique. »

Pourtant nous entendons bien désigner un certain genre à l'exclusion des autres en prononçant ce nom. Pour Boileau, la caractéristique du lyrisme est l'enthousiasme :

> L'ode, élevant au ciel son vol ambitieux,
> Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.

1. J. Lemaître.
2. *La Poésie.*

... Son style impétueux souvent marche au hasard;
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

J.-B. Rousseau ne pense point autrement, et Lamartine s'est souvenu de cette tradition, dans l'ode où il compare le poète saisi par l'inspiration à Ganymède enlevé par l'aigle des cieux :

Ainsi quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme,
Je frémis d'une sainte horreur :
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.
. . . .
Muse, contemple ta victime....
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front que la pâleur efface
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui l'a frappé![1]

Il y a sans doute quelque hyperbole dans ce morceau, et de telles descriptions sont peu faites pour nous donner une idée exacte de ce qu'est le lyrisme[2]. Aussi bien, dans les vers auxquels nous devons nous attacher dans la présente étude, l'*enthousiasme* désordonné n'a-t-il point de place. Il faut trouver mieux.

1. Comparer le *Mazeppa* de V. Hugo.

Ainsi lorsqu'un mortel sur qui son Dieu s'étale
S'est vu lié vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte, hélas! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier!

2. Sur les causes qui ont amené au XIXe siècle une recrudescence d'enthousiasme lyrique (la Révolution, l'épopée napoléonienne, la rénovation sociale et intellectuelle, etc.), voyez le chapitre consacré à la poésie lyrique dans le beau livre de M. Paul Albert, *la Poésie*.

Dans la Préface des *Méditations*, Lamartine, recherchant ce que pourra être la poésie au XIXe siècle, dont il pouvait espérer de donner lui-même la formule et le modèle, écrivait : « Elle ne sera plus épique ni dramatique : elle sera *de la raison chantée*. Elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser. Elle sera *intime* surtout, *personnelle, méditative* et *grave*; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier[1]. »

Voilà la définition la plus large et la plus philosophique que l'on puisse donner de la poésie lyrique. Certes une telle tâche est bien faite pour exciter cet « enthousiasme » qui paraît, aux critiques superficiels, l'essence même du lyrisme et qui n'est rien si on le sépare de ses sources naturelles; certes aussi « c'est à communiquer les sentiments exaltés de l'amour et de la religion[2] » que la poésie ainsi entendue doit s'employer tout entière; mais ce qui nous frappe surtout dans cette analyse c'est que l'élément fondamental en est la sincérité d'âme, l'émotion profonde et souvent poignante de la conscience en présence du mystère de notre être. « Le XIXe siècle, dit encore M. Paul Albert, a créé un lyrisme nouveau, la poésie individuelle la plus vibrante, la plus passionnée, la plus délicieusement caressante. Plus d'épopées artificielles, plus de poèmes didactiques ou descriptifs, vains jeux de mots, tours de force puérils, mais le Moi humain vibrant, et la nature associée aux orages du cœur. »

Nul ne pouvait mieux réaliser cet idéal que celui qui a pu dire, sans prétention, de ses propres œuvres : « Voilà les pages de ma vie intérieure, inspirées tantôt par la tristesse et tantôt par la joie, par la solitude et par le monde, dans mes heures de sécheresse ou d'enthousiasme, de prière ou d'aridité » ; que celui qui, invité à s'expliquer sur le sens du mot *Harmonies*, répondait[3] :

1. Voyez également, sur le rôle et la destinée de la poésie au dix-neuvième siècle, la Préface de *Cromwell* et la Préface des *Contemplations* de V. Hugo.

2. Lamartine, *Premières Méditations*, seconde préface.

3. Lettre à M. d'Esgrigny (mise en préface aux *Harmonies*).

« La jeunesse qui s'éveille, l'amour qui rêve, l'œil qui contemple, l'âme qui s'élève, la prière qui invoque, le deuil qui pleure, le Dieu qui console, l'extase qui chante, la raison qui pense, la passion qui se brise, la tombe qui se ferme, tous les bruits de la vie dans un cœur sonore, ce sont ces *Harmonies*. Il y en a autant qu'il y a de palpitations sur la fibre infinie de l'émotion humaine. »

NOTICE GÉNÉRALE

I. Les trois pièces qui sont présentées ici, et qu'une évidente intention a rapprochées, contiennent ce qu'on pourrait appeler la *doctrine de Lamartine sur la destinée de l'âme*, si ce terme ne risquait] de paraître trop précis, trop sec et trop rigoureux, quand il s'agit d'un poète qui fait profession de sacrifier la raison au sentiment. Au moins peut-on dire que nulle part le « chantre d'Elvire » n'a exprimé avec plus de clarté et de force qu'ici la foi qui servait de base à sa pensée.

L'ordre chronologique de ces poèmes est l'inverse de celui qu'indique le programme universitaire : l'*Immortalité*, presque contemporaine du *Lac*, remonte à 1817 et prend place parmi les plus anciennes pièces des *Premières Méditations* ; la *Mort de Socrate*, publiée en septembre 1823, n'est antérieure que de peu de jours aux *Secondes Méditations* ; enfin le *Poète mourant*, qui date de 1823, correspond encore à une autre influence sentimentale et traduit une inspiration moins enthousiaste et moins jeune.

On comprend pourtant que le souci de l'exposition ait conseillé le renversement de cet ordre. L'*Immortalité* est le plus éloquent et le plus complet de tous les plaidoyers que Lamartine a tentés en faveur de la survivance de l'âme ; le *Poète mourant* paraît froid et vague si on le lit au sortir de cette ardente invocation. Pour l'effet à produire sur l'esprit du lecteur, dans l'intérêt de la gloire du poète aussi bien que de la cause qu'il défend, il vaut mieux sans doute couronner l'espèce de démonstration qu'il a entreprise, par le morceau d'art qui en est le chef-d'œuvre incontesté.

II. La *spiritualité* est le fond du génie comme de l'âme et du caractère de Lamartine. Dans une étude qui est à beaucoup d'égards une sorte de chef-d'œuvre, M. Charles de Pomairols s'est appliqué à faire ressortir l'harmonie qui unit, dans ce sens, toutes les

expressions de la personnalité du poète[1] : « Sa figure même n'indiquait-elle pas la prédominance du pur esprit ? qu'on se rappelle cette noble et maigre stature, ce profil qui semble sec, ce corps sans chair, cette substance légère d'un être de haut vol. C'est là le vêtement d'une intelligence idéale autant que l'appareil d'une fine sensibilité. Comment s'étonner que la matière tienne une place si effacée dans la poésie lamartinienne ?... Cette poésie gardera toujours quelque chose de dépouillé, de translucide, et ne déploiera que des ornements sans épaisseur au travers desquels on apercevra l'idée ; la sensibilité ne naîtra jamais de la sensation, et pas davantage elle n'y conduira.... On n'y rencontrera pas cette *possession* par les images qui semble introduire le jeu des organes matériels dans le travail de l'esprit.... Son esprit se montre comme l'héritier d'une ancienne tradition, esprit de civilisé ennobli, affaibli, si l'on veut, par une longue culture, avec cette atténuation de la matière, ce dégagement hors des causes physiques, qui distingue toutes les sortes d'aristocratie. » Par ces remarques on est fatalement conduit à comparer Lamartine à V. Hugo. Tandis que l'imagination de ce dernier peut être à bon droit qualifiée de *matérielle*, tant elle est obsédée par le relief, par la forme saillante et résistante des choses[2], Lamartine choisit spontanément, pour en composer ses images,

> Tout ce qui monte au jour, ou flotte, ou vole, ou plane,

le cygne, l'ange, la plume, le rayon, parce que, occupé avant tout de l'âme, il se plaît à retrouver au dehors les attributs de légèreté, de souplesse, de transparence que l'âme implique.

III. Cette « spiritualité naturelle » devait nécessairement conduire le poète au *spiritualisme*, c'est-à-dire à la doctrine qui fait reposer toute la philosophie sur l'affirmation de l'âme immortelle et de Dieu. La religion chrétienne, à laquelle Lamartine demeurait attaché, du moins de cœur, depuis sa pieuse enfance, eût suffi sans doute à protéger chez lui ces nobles croyances contre l'at-

1. *Ch. de Pomairols*, **Lamartine**. Étude de psychologie et de morale, p. 51 et sq. (la philosophie de Lamartine), pp. 105 et sq. (la spiritualité), p. 115 (comparaison avec V. Hugo).

2. Voir *L. Mabilleau*, **V. Hugo** (collection des grands écrivains. Hachette, 1893). Deuxième partie, ch. II et III : Le génie de V. Hugo ; le Monde imaginaire de V. Hugo.

teinte du scepticisme qui avait semblé les mettre en péril vers la fin du XVIII[e] siècle ; mais celles-ci même avaient encore de profondes racines dans sa pensée. Ce serait une erreur de croire que Lamartine n'est spiritualiste que par la seule grâce de la foi : il cherche toujours à raisonner sa conviction, ou, tout au moins, à l'établir sur des considérations humaines. D'une part, en effet, il ose invoquer le secours de la sagesse antique, de la sagesse païenne ; il emprunte à Platon les arguments que la raison, livrée à elle-même, a su trouver pour justifier l'espérance de survie, enracinée au cœur de l'homme. D'autre part, s'il reconnaît la nécessité de joindre à ces essais de démonstration logique ou métaphysique des preuves tirées d'une source plus intime, plus mystérieuse, *des preuves de sentiment*, ce n'est pas des croyances religieuses qu'il songe à tirer ces dernières, mais des émotions profondes où l'âme se révèle à elle-même sa propre nature, de l'enthousiasme, de l'amour.

La distinction est à noter : dans les trois pièces qui sont reproduites ici, le grand poète chrétien, sans que son inspiration cesse un seul instant d'être religieuse, fait appel, pour prouver la spiritualité et l'immortalité de l'âme, à des sentiments étrangers à la piété : ici c'est l'élan de la poésie, là l'extase de l'amour qui prouvent notre céleste origine.

Le raisonnement en peut paraître moins concluant ; il n'est pas possible de nier qu'il n'en soit plus original.

IV. Il en résulte encore une particularité de doctrine qu'on n'a peut-être pas assez remarquée : la spiritualité et l'immortalité ainsi conçues ne s'appliquent pas également à tous : l'âme ne se dégage et ne survit réellement que chez ceux qui ont su l'élever et l'ennoblir par le souci constant de l'idéal.

La *Mort de Socrate* présente cette théorie, très platonicienne d'esprit, sous la forme la plus précise et la plus complète, mais elle est implicitement contenue dans les autres pièces, même dans l'*Immortalité*, qui date d'une époque antérieure aux travaux de Victor Cousin et aux lectures philosophiques de Lamartine. On peut donc croire qu'elle représente la pensée profonde du poète, sa conception personnelle de l'immortalité clairement formulée en ces vers :

— Mais quoi ! suffit-il donc de mourir pour revivre ?
— Non : il faut que des sens notre âme se délivre,

De ses penchants mortels triomphe avec effort;
Que notre vie enfin soit une longue mort....
Ils iront, d'un seul trait, du tombeau dans les cieux,
Joindre, où la mort n'est plus, les héros et les dieux,
Ceux qui, vainqueurs des sens pendant leur courte vie,
Ont soumis à l'esprit la matière asservie....
Mais ceux qui, chérissant la chair autant que l'âme,
De l'esprit et des sens ont resserré la trame....
Ces mânes imparfaits ne sont pas délivrés
De ces coupables nœuds qu'eux-mêmes ont serrés...
Et, comme un air pesant qui dort sur les marais,
Leur vil poids, loin des dieux, la retient à jamais. »

(*Mort de Socrate.*)

En deux mots : l'homme n'est immortel qu'autant qu'il mérite de l'être[1]. Tel est le système auquel se rattachent toutes les idées de Lamartine sur l'essence et la destinée de l'âme, dans ses rapports avec le monde et avec Dieu.

Il reste à examiner séparément les trois poèmes, d'origine, de date et d'inspiration différentes, où nous devons en chercher l'expression.

1. A comparer cette boutade bien connue de M. Renan : « Je ne vois pas de raison pour qu'un Papou soit immortel ».

I

LE POÈTE MOURANT (1823)

I. Avertissement de Lamartine. — « A l'âge de seize ans, j'avais lu dans le poète anglais Pope trois strophes qui m'étaient restées depuis dans le souvenir, et que j'avais essayé de traduire en vers, avec l'aide de mon maître de langue.

« En 1823, étant allé à Lyon pour consulter, sur des langueurs dont j'étais atteint, un des fameux médecins que cette ville possède toujours comme Genève ou Bologne, et croyant que j'étais condamné à mourir jeune, j'éprouvai la même mélancolie, et je retrouvai en moi les mêmes images que Pope avait rêvées, et qu'il avait essayé de peindre.

« J'étais seul dans une chambre d'auberge dont les fenêtres ouvraient sur la Saône lente, terne et voilée de brumes, sous la sombre colline de Fourvières, au sommet de laquelle s'élèvent les premiers temples du christianisme dans les Gaules. La religion de ma mère et de mon enfance se présentait dans ces années-là à ma tristesse avec toutes les tendresses du berceau, avec toutes les perspectives dont elle a embelli l'autre côté de la tombe. J'écrivais ces strophes avec les larmes du souvenir et de l'espérance.

« Le soir, je les portais à mon ami M. de Virieu, qui résidait alors dans le voisinage de Lyon. Il était lui-même malade. Je m'assis près de son lit, aux derniers rayons du soleil sur ses rideaux, et je lui lus les strophes, échos tristes mais sereins de deux vies qui finissent. Je vis, aux larmes de mon ami, que ces vers venaient du cœur, puisqu'ils y reproduisaient une si vive impression. Je les laissai à Virieu qui me les rendit quelques mois après pour l'impression. »

II. L'année que le poète dénonce ici comme une époque d'inquiétude et de mélancolie paraît cependant lui avoir été fertile en satisfactions de toutes sortes. Trois ans auparavant (1822) il avait obtenu un congé diplomatique et était venu s'installer à Mâcon ; en 1825, il est décoré et nommé secrétaire d'ambassade

à Florence : il écrit *Childe-Harold* dont six mille exemplaires sont vendus en deux jours, et le *Chant du Sacre*; avant de se rendre à son poste, il reçoit à Saint-Point la visite de Victor Hugo et de Charles Nodier; enfin, au mois d'octobre, il retrouve sa chère Italie, la patrie de son imagination[1].

Il y a sans doute plus de fiction poétique que de sincère détachement dans la lyrique résignation qui anime ses vers. Lamartine n'était pas et ne pouvait pas se croire « mourant » : sa pensée s'est arrêtée, comme il l'avoue du reste, à un ressouvenir purement littéraire, (quelques strophes de Pope), qu'il a rajeuni et vivifié par un sentiment personnel et profond de la spiritualité. Ce qu'il y a d'original dans cette pièce, c'est le lien qui s'y trouve établi entre la poésie et l'immortalité, — la poésie étant la fonction la plus idéale de l'âme, et l'immortalité étant la récompense de la vie idéalisée.

III. La composition du poème n'est ni très rigoureuse ni très nette. On peut cependant résumer ainsi la marche de la pensée :

— Dans quel esprit le poète doit-il attendre la mort? Il a, pour bien mourir, une raison de plus que les autres : sa nature le pousse à « chanter », c'est-à-dire à élever son âme au-dessus des soucis de la terre, à croire et à espérer :

> C'est un présage heureux donné par mon génie !

Le poète sait, mieux que personne, que tout ce que l'homme laisse ici-bas ne vaut pas d'être pleuré. S'il « chante », ce n'est pas pour la gloire, qui n'est que vanité : c'est par instinct de nature, comme l'oiseau. Cet instinct même, cette nature particulière lui assurent l'immortalité, car il n'a pas pris racine sur terre; il tend déjà vers les cieux par ses aspirations et ses rêves. Tout son être se spiritualise, se sublime au moment de la mort. Il s'en va là « où sont allés déjà tous ses soupirs ».

Il peut donc briser sa lyre terrestre :

> Le luth des séraphins va frémir sous ses doigts.

Amis, chantez, pour que son âme passe d'un monde à l'autre

> Au bruit de ses sacrés concerts.

1. V. *Ch. de Pomairols*, op. cit., p. 37.

LE POÈTE MOURANT

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine[1];
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter;
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir? faut-il chanter[2]?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre[3];
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux[4].
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

1. Cette première strophe déborde d'images redoublées, incohérentes. La « coupe des jours » est d'un style douteux. Lamartine a mieux dit ailleurs :

Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel

Le second vers est la traduction presque littérale, — peu heureuse d'ailleurs, — d'un vers de Virgile :

Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Cette « aile » de la mort qui « frappe sur l'airain » n'est pas non plus d'un goût bien pur. Combien plus éloquente dans sa simplicité est l'inscription placée sur l'horloge du *Palais de Justice de Paris :* « Vulnerant omnes, ultima necat. » (Toutes les heures nous blessent; la dernière nous achève.)

2. C'est-à-dire : la mort est-elle une catastrophe ou une délivrance?

3. Puisque je suis poète de nature, puisque tous mes sentiments se traduisent en hymnes, en élans lyriques d'enthousiasme et d'amour.

4. Voir, dans la *Mort de Socrate*, la belle période qui commence ainsi :

Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure...

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
        Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
        Voilà le jour ; puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère
        Qu'enlève le souffle du soir[1].

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois :
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
        Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel[2] ;

1. Cette image et la suivante (*Le poète est semblable aux oiseaux de passage*) sont parmi les plus belles que l'idée de la mort ait inspirées à Lamartine : elles résument admirablement la doctrine que nous lui avons reconnue sur l'immortalité.

2. Le poète tient son génie de la nature ou du ciel, non de l'étude, ni de l'effort, ni de l'ambition, ni de l'amour de la gloire.

Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort :
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs[1].

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée[2];
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée[3];
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!

1. Redoublement d'images qui n'ajoute rien à la clarté ni à la forme de la pensée.

2. Nous avons déjà vu la « lyre », puis la « corde sonore »; voici la « harpe »: nous verrons plus loin le « luth ».

Ces synonymes symboliques sont d'une langue peu précise et peu réfléchie.

3. A. de Musset a dit de même :

Les chants désespérés sont toujours les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps? — Il n'est plus[1]. — Mais la gloire? — Hé! qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte,
Ce nom, brillant jouet de la postérité !
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre....
Les vents déjà l'ont emporté !

Ah ! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Hé quoi ! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours ?
Ce souffle d'un mourant, quoi ! c'est là de la gloire ?
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours[2]?

J'en atteste les dieux ! depuis que je respire[3],
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom inventé par le délire humain ;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre en passant, au courant qui l'entraîne,
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli :
De ce brillant débris le flot du temps se joue ;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

1. Forme peu claire pour dire que « nous avons achevé le temps qui nous restait à vivre ».

2. Cette strophe est lourde et prosaïque : le poète perd de vue l'objet principal de sa pensée, et il néglige d'en serrer la forme.

3. Il ne faut cependant pas perdre de vue que Lamartine venait de se présenter à l'Académie (1824), sans succès d'ailleurs.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand? Pourquoi? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon[1]?

Mais pourquoi chantais-tu[2]? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie[3].
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien ;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre[4];
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein ;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein ;

1. L'image est belle, sans être absolument juste : la gloire n'est pas une *ombre*, mais plutôt le rayon, le reflet que projette sur terre le génie qui a dérobé l'étincelle divine.

2. Objection du sens commun, de l'opinion vulgaire. « Puisque tu ne crois pas à la gloire, pourquoi écris-tu des vers et les livres-tu à l'admiration des autres? »

3. Ce sont là les fonctions les plus spirituelles de l'âme, et c'est l'habitude que le poète en a prise qui lui assure l'immortalité.

4 « Les pieds de la beauté », expression d'une galanterie surannée qui détonne en un morceau si relevé.

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit;
Puis, retombant sur vous plein d'une chaste flamme,
Sous ses cils abaissés laisser briller son âme,
    Comme un feu tremblant dans la nuit[1];

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes : « Je t'aime! »
    Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole.
Je vais où leur instinct emporte nos désirs[2];
Je vais où le regard voit briller l'espérance;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
    Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
    A-t-elle devancé la mort!

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.

1. Voir un tableau de ce genre, présenté comme réel, dans l'*Immortalité* (V. 96 et sq.).

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour....

2. C'est l'immortalité prouvée par nos aspirations vers l'*Au-delà*.

Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort[1].
Le pied sur une tombe on tient moins à la terre :
L'horizon est plus vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme[2] :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix[3].

Bientôt.... Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé[4] se tait.... Amis, prenez le vôtre,
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts!

1. L'image de la mort (qu'un cercueil nous rend présente) ramène en effet notre pensée à l'éternité, et nous invite à la prière et à l'adoration. C'est la seule utilité que le poète trouve aux monuments funéraires que la vanité humaine entasse sur nos restes.

2. C'est-à-dire cette poésie humaine, parlée, verbale, ces vers et ces strophes qui ne sont que des échos matériels et imparfaits des sublimes émotions de l'âme; le « luth des séraphins » représente la poésie céleste, celle de l'âme délivrée et rendue à sa divine origine.

3. C'est l'idée des anciens Pythagoriciens et Platoniciens que les cieux obéissent, dans leur course, à des lois d'harmonie qui trouvent leur expression dans l'âme.

4. Image d'un goût douteux, qui ne serait pas supportable aujourd'hui.

II

LA MORT DE SOCRATE (1823)

I. Avertissement de Lamartine. — « Si la poésie n'est pas un vain assemblage de sons, elle est sans doute la forme la plus sublime que puisse revêtir la pensée humaine; elle emprunte à la musique cette qualité indéfinissable de l'harmonie qu'on a appelée céleste, faute de pouvoir lui trouver un autre nom : parlant aux sens par la cadence des sons, et à l'âme par l'élévation et l'énergie du sens, elle saisit à la fois tout l'homme: elle le charme, le ravit, l'enivre; elle exalte en lui le principe divin; elle lui fait sentir pour un moment *ce quelque chose de plus qu'humain* qui l'a fait nommer la langue des dieux.

« C'est du moins la langue des philosophes, si la philosophie est ce qu'elle doit être, le plus haut degré d'élévation donné à la pensée humaine, la raison divinisée. La métaphysique et la poésie sont donc sœurs, ou plutôt ne sont qu'une : l'une étant le beau idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal dans l'expression. Pourquoi les séparer? pourquoi dessécher l'une et avilir l'autre? l'homme a-t-il trop de ses dons célestes pour s'en dépouiller à plaisir? a-t-il peur de donner trop d'énergie à son âme en réunissant ces deux puissances? Hélas! il retombera toujours assez tôt dans les formes et dans les pensées vulgaires. La sublime philosophie, la poésie digne d'elle, ne sont que des révélations rapides qui viennent interrompre trop rarement la triste monotonie des siècles : ce qui est beau dans tous les genres n'est pas de tous les jours ici-bas; c'est un éclair de cet autre monde où l'âme s'élève quelquefois, mais où elle ne séjourne pas.

« Ces réflexions nous semblent propres à excuser du moins l'auteur de ce *fragment* d'avoir tenté de fondre ensemble la poésie et la métaphysique de ces belles doctrines du sage des sages. Quoique ce morceau porte le nom de Socrate, on y sent cependant déjà une philosophie plus avancée, et comme un avant-goût du christianisme près d'éclore : si un homme méritait sans doute

qu'on lui en supposât d'avance les sublimes inspirations, cet homme était Socrate[1].

« Il avait combattu toute sa vie cet empire des sens que le Christ venait renverser; sa philosophie était toute religieuse; elle était humble, car il la sentait inspirée; elle était douce, elle était tolérante, elle était résignée; elle avait deviné l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, plus encore, s'il faut en croire les commentateurs de Platon et quelques mots étranges échappés de ces deux bouches sublimes. L'homme était allé jusqu'où l'homme pouvait aller; il fallait une révélation pour lui faire franchir encore un pas immense. Socrate, lui, en sentait le besoin; il l'indiquait; il la préparait par ses discours, par sa vie et par sa mort. Il était digne de l'entrevoir à ses derniers moments; en un mot, il était inspiré; il nous le dit, il nous le répète, et pourquoi refuserions-nous de croire sur parole l'homme qui donnait sa vie pour l'amour de la vérité? Y a-t-il beaucoup de témoignages qui vaillent la parole de Socrate mourant? Oui, sans doute, il était inspiré; il était un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps par des révélations partielles. Car la vérité et la sagesse ne sont point de nous : elles descendent du ciel dans des cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins des temps. Il les semait çà et là; il les répandait goutte à goutte, pour en donner seulement la connaissance et le désir, jusqu'au moment où il devait nous en rassasier avec plénitude.

« Indépendamment de la sublimité des doctrines qu'il annonçait, la mort de Socrate était un tableau digne des regards des hommes et du ciel; il mourait sans haine pour ses persécuteurs, victime de ses vertus, s'offrant en holocauste pour la vérité : il pouvait se défendre, il pouvait se renier lui-même; il ne le voulut pas : c'eût été mentir au Dieu qui parlait en lui, et rien n'annonce qu'un sentiment d'orgueil soit venu altérer la pureté, la beauté de ce sublime dévouement. Ses paroles, rapportées par Platon, sont aussi simples à la fin de son dernier jour qu'au milieu de sa vie; la solennité de ce grand moment de la mort ne donne à ses

1. Socrate (469-401, avant J.-C.), un des hommes les plus sages et les plus vertueux de l'antiquité. D'abord sculpteur, il s'adonna ensuite à la philosophie et se proposa pour principal but de combattre les *Sophistes*. Il avait adopté pour devise le précepte inscrit sur le temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. » Il eut pour disciples Platon, Xénophon, et même Alcibiade qui sut mal profiter de ses leçons.

expressions ni tension ni faiblesse; obéissant avec amour à la volonté des dieux, qu'il aime à reconnaître en tout, son dernier jour ne diffère en rien de ses autres jours, si ce n'est qu'il n'aura pas de lendemain! Il continue avec ses amis le sujet de conversation commencé la veille; il boit la ciguë comme un breuvage ordinaire; il se couche pour mourir, comme il aurait fait pour dormir, tant il est sûr que les dieux sont là, avant, après, partout, et qu'il va se réveiller dans leur sein!

« Le poète n'a pas interrompu son chant par les détails assez connus du jugement, et par les longues dissertations de Socrate et de ses amis : il n'a chanté que les dernières heures et les dernières paroles du philosophe, ou du moins les paroles qu'il lui suppose. Nous l'imiterons; nous nous contenterons de rappeler l'avant-scène aux lecteurs.

« Socrate, condamné à mourir pour ses opinions religieuses, attendait la mort depuis plusieurs jours; mais il ne devait boire la ciguë qu'au moment où le vaisseau envoyé tous les ans à Délos en l'honneur de Thésée serait de retour dans le port d'Athènes. C'est ce vaisseau que l'on nommait *Théorie*, et qu'on apercevait dans le lointain au moment où le poème commence. Le *Serviteur des Onze* était un esclave de ce tribunal, destiné au service des prisonniers en attendant l'exécution des sentences.

« Ce fragment est imprimé comme il a été écrit par l'auteur, dans une forme inusitée, par couplets d'inégale longueur; après chaque couplet, nous avons placé un fleuron qui indique la suspension du sens, et l'auteur passe souvent, sans autre transition, d'une pensée à une autre.

« Nous nous servirons pour les notes, toutes tirées de Platon, de l'admirable traduction de Platon par M. Cousin. Ce jeune philosophe, digne d'expliquer un pareil maître, pour faire rougir notre siècle de ses honteux et dégradants sophismes, après l'avoir rappelé lui-même aux plus nobles théories du spiritualisme, a eu l'heureuse pensée de lui révéler la sagesse antique dans toute sa grâce et toute sa beauté. Trouvant la philosophie de nos jours encore toute souillée des lambeaux du matérialisme, il lui montre Socrate, et semble lui dire : « Voilà ce que tu es, et voilà ce que tu as été! » Espérons qu'en achevant son bel ouvrage il la dégagera aussi des nuages dont Kant et quelques-uns de ses disciples l'ont enveloppée, et nous la fera apparaître enfin toute resplendissante de la pure lumière du christianisme. »

II. La *Mort de Socrate*, publiée en septembre 1823, forme une suite naturelle aux *Premières Méditations* : c'est en quelque sorte la justification théorique du spiritualisme qui règne dans ces poèmes. « Le choix du sujet arrivait bien en son temps : composer un poème sur Socrate, c'était proclamer l'alliance entre l'idéal de la poésie nouvelle et l'effort de la métaphysique[1] renaissante. A ce même moment (comme Lamartine sent le besoin de le rappeler) un jeune et ardent philosophe, épris lui aussi de spiritualisme, en cherchait la source dans l'antiquité grecque : en traduisant et en commentant Platon, Victor Cousin[2] montrait l'antique origine des croyances dont la nouvelle génération avait soif; il faisait voir combien elles avaient paru nécessaires à l'esprit humain, dès qu'il avait appliqué à la connaissance du monde la réflexion philosophique. Le poète, porté par les aspirations de son âme vers les mêmes doctrines, était conduit naturellement à chanter en vers le premier martyr qui fût mort pour attester l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme[3]. »

Le poème est directement imité, et même, par endroits, traduit d'un des plus beaux et des plus célèbres dialogues de Platon[4], le *Phédon*[5].

La doctrine exposée par Lamartine ne peut pourtant pas être

1. On appelle *métaphysique* la partie de la philosophie qui traite des premiers principes et des premières causes (nature de la matière, de l'esprit, origine et destinée de l'âme, raison et but de l'univers, existence et attributs de Dieu, etc.).

2. Victor Cousin (1792-1867), professeur de philosophie à la Sorbonne, puis membre du Conseil royal et ministre de l'Instruction publique, fut pendant plus de trente ans le chef tout-puissant de la philosophie officielle. Il a publié de nombreux ouvrages dont les plus célèbres sont une traduction française des *Dialogues de Platon*, divers ouvrages sur l'*Histoire de la philosophie* et un traité sur *le Vrai, le Beau et le Bien.*

3. *Ch. de Pomairols*, op. cit., p. 53.

4. Platon (429-347, av. J.-C.) est, avec Aristote, le plus illustre des philosophes grecs. Disciple de Socrate, il enseignait, dans les jardins d'Académus (d'où le nom de son école : l'*Académie*) une doctrine qu'on appelle l'*idéalisme*, et qui consiste à considérer les choses terrestres et périssables comme des simple copies ou images des réalités éternelles. La forme des écrits de Platon est le dialogue : Socrate est le principal interlocuteur, et représente, dans la discussion, la raison et la vérité contre les arguties intéressées des sophistes.

5. C'est le nom d'un des principaux interlocuteurs, disciple de Socrate.

considérée comme purement platonicienne : il avoue lui-même qu' « on y sent comme un avant-goût du christianisme près d'éclore ». Quelques bonnes raisons qu'il donne pour s'en justifier, il est difficile d'admettre avec lui que « Socrate sentait le besoin d'une *révélation* divine, qu'il l'indiquait, la préparait par ses discours, par sa vie et par sa mort », ce qui ne tend à rien moins qu'à faire du philosophe païen le précurseur direct et presque conscient de Jésus-Christ. L'histoire s'accommode mal de ces interprétations aventureuses, que la séduction de la forme poétique rend presque vraisemblables, mais qui ne tiendraient pas devant le moindre effort de la critique.

Le rôle de Socrate est assez beau par lui-même : il représente la sagesse et la vertu antiques sous la forme la plus haute, la plus pure, que l'humanité paraisse capable de réaliser. Le pieux anachronisme de Lamartine ne saurait rien ajouter à sa gloire.

III. L'avertissement du poète indique assez clairement le sujet de l'ouvrage ; Socrate condamné injustement à mort, sur les dénonciations haineuses d'Anytus et de Mélitus, touche à son dernier jour : on n'attend plus que le retour de la galère sacrée, qui revient de Délos, pour lui présenter la ciguë. Le vaisseau est annoncé : les amis et les disciples du philosophe se groupent autour de lui, et le questionnent sur la mort.

Socrate leur répond avec cette clairvoyance que donne au poète, comme au cygne, l'approche du trépas. Ce n'est pas en son nom propre, ni du haut de sa faible raison qu'il va parler : depuis longtemps il leur a confié qu'à de certaines heures il se sent inspiré par un « génie », par une sorte d'esprit divin qui lui ouvre les secrets de l'être. Aujourd'hui plus que jamais il s'abandonne à cette mystérieuse influence :

— Amis, écoutez donc : ce n'est plus moi, c'est lui !

Et d'abord, que nul ne pleure : la mort est l'entrée dans la vie véritable ; mourir c'est

Briser ce nœud infâme,
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme.

Le trépas douloureux est l'enfantement de l'homme à l'immortalité.

Suffit-il donc de mourir pour participer à l'éternité bien-

heureuse? Non, il faut avoir préparé, pendant toute la vie, ce dégagement de l'esprit hors des liens des sens, pour que la rupture soit possible. Ceux qui n'ont pas su le faire restent englués dans l'existence matérielle. Tels les Mânes qui « reviennent » sur les tombes.

Mais Cébès, un disciple aimé du Maître, veut présenter une objection : si, comme on l'a dit, l'âme n'est que la fonction supérieure du corps, comme l'harmonie est celle du mouvement de la lyre, comme la flamme suppose le flambeau qu'elle consume, comment pourrait-elle survivre à ce corps? Rien de plus faux que ces images, répond Socrate : il faut comparer l'âme au doigt qui touche la lyre, à l'étincelle qui allume le flambeau, ou encore à l'oreille qui entend le son, à l'œil qui voit la lumière.

Par là Socrate est appelé à parler de Dieu : il le conçoit d'abord comme l'âme de la Nature, puis comme l'unité suprême qui est le principe et la fin de cette âme.

Qu'est-ce donc que le Mal, si tout ce qui existe se rattache à Dieu? C'est l'union avec la matière, et cette union-là, cause de toute faute, de toute douleur, de toute ignorance, la mort la brise.

Socrate entrevoit l'Autre Monde ; les justes y revivront avec des corps glorieux qui leur permettront de garder tout ce que la vie a de bon.

Cependant le moment de prendre le poison est venu : Socrate l'avale d'un trait, et, se sentant plus près de la mort, il entre plus avant encore dans la révélation du mystère.

Il annonce le Christ : il entrevoit le vrai Dieu, Un en Trois personnes, et enfin, dans un discours entrecoupé, où le poète atteint le plus haut degré du sublime, il résume l'adorable *Évidence* qui lui apparaît déjà sans doute.

Son âme s'envole, laissant sa lèvre souriante et son front serein.

LA MORT DE SOCRATE

La vérité, c'est Dieu.

Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymette[1],
Du temple de Thésée illuminait le faîte[2],
Et, frappant de ses feux les murs du Parthénon[3],
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison;
On voyait sur les mers une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée[4],
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour[5];
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons, aux vivants destinés,
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,

1. Hymette, montagne de l'Attique, renommée pour son miel.

2. Thésée, héros grec, roi d'Athènes, dont la vie est à demi historique, à demi fabuleuse. Son principal exploit fut de délivrer les Athéniens du tribut de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles qu'ils envoyaient chaque année pour servir de pâture au Minotaure. Thésée tua ce monstre. « On raconte que, lors de son départ, les Athéniens firent vœu à Apollon, si Thésée et ses compagnons échappaient à la mort, d'envoyer chaque année à Délos une *théorie* ou ambassade .» (*Platon*-le Phédon.)

Une partie du « Temple de Thésée » subsiste encore aujourd'hui : c'est un édifice *d'ordre dorique* qui date environ du v[e] siècle avant J.-C.

3. Le Parthénon est le plus beau des monuments à demi ruinés qu'on admire encore à Athènes. C'était un temple élevé par Périclès sur l'*Acropole*, en l'honneur de Minerve-Pallas, la déesse vierge (en grec Parthenos). Ses travaux furent conduits par les architectes Ictinus et Callicrate (vers 438 av. J.-C.), sous la direction du grand sculpteur Phidias qui en sculpta les métopes (bas-reliefs latéraux).

4. Le Pirée est le port d'Athènes, ville située à quelques kilomètres de la mer.

5. « Une loi ordonne que la ville soit pure et défend d'exécuter aucune sentence de mort avant que le vaisseau soit revenu de Délos à Athènes. » (*Platon*-le Phédon.)

Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière!
Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux.

Attendant le réveil du fils de Sophronique[1],
Quelques amis en deuil erraient sous le portique[2];
Et sa femme, portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verrous,
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles.
La foule, inattentive au cri de ses douleurs,
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et, reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,
Et de ce Dieu sans nom, étranger dans la Grèce[3]!
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste[4] aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice!

1. Ou plutôt de *Sophronisque*, car tel était le nom du père de Socrate.

2. Le *Phédon* cite les noms de ces amis ; la plupart sont peu connus, sauf Antisthène, le chef de l'École cynique, et Euclide, le chef de l'École mégarique : « Platon était malade, Aristippe (chef de l'École cyrénaïque), absent, ainsi que Cléombrote. » Ce dernier, lorsqu'il lut le dialogue, trouva dans cette phrase un reproche auquel il fut si sensible qu'il se jeta dans la mer, par désespoir. Il n'est nulle part question d'Anaxagore que Lamartine a cru devoir, un peu plus loin, introduire dans le poème.

3. Ce sont là les principaux griefs allégués par Anytus et Melitus, et sur lesquels Socrate avait été condamné.

4. Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, vengea la mort de son père par le meurtre de sa mère, et tomba en proie à une folie furieuse que les Grecs attribuaient aux déesses Euménides.

Oreste est la plus illustre des victimes de la Fatalité antique.

Socrate! et c'était toi qui, dans les fers jeté,
Mourais pour la justice et pour la vérité!!!

Enfin de la prison les gonds bruyants roulèrent;
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent.
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos[1] :
« Regardez sur les mers cette poupe fleurie,
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie!
Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort!
Mon âme, aussitôt qu'elle, entrera dans le port!
Et cependant parlez; et que ce jour suprême,
Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même!
Ne jetons point aux vents les restes du festin;
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin :
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage :
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants!

« Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure :
Amis, n'en croyez rien! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux.
Du riant Eurotas[2] près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,

1. Ile qui fait partie du groupe des Cyclades, et qui était alors tributaire d'Athènes. Siège d'un temple fameux dédié à Apollon.

2. Eurotas, fleuve de Laconie qui passait à Sparte. Ses bords étaient couverts de lauriers-roses.

Je suis un cygne aussi; je meurs, je puis chanter[1] ! »

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent;
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent :
« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité !
— Je le veux bien, dit-il; mais éloignons les femmes;
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos âmes;
Or, il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau!

« Vous le savez, amis; souvent, dès ma jeunesse,
Un génie[2] inconnu m'inspira la sagesse,
Et du monde futur me découvrit les lois;
Était-ce quelque dieu caché dans une voix?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète?
L'écho de l'avenir? la muse du poète[3]?
Je ne sais; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En sons plus élevés me parle, me console;
Je reconnais plus tôt sa divine parole,
Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens
Avec plus de silence écoute ses accents;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie;
Soit plutôt qu'oubliant le jour qui va finir,
Mon âme, suspendue aux bords de l'avenir,
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue et s'approche du bord,

1. Cette période, admirablement conduite, est une des plus belles qui existent dans la poésie française.

2. Le « génie » de Socrate a été l'objet d'une curieuse étude du Dr Lélut.

3. Lamartine, comme V. Hugo, considère le *Poète* comme un être supérieur animé d'une inspiration divine.

Distingue mieux la voix qui s'élève du port.
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui:
Amis, écoutez donc! ce n'est plus moi, c'est lui!... »

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir;
A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent :
Simmias abaissait son manteau sur ses yeux·
Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort!
Et, le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze[1],
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu? »
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore!

Du sage cependant la terrestre douleur
N'osait[2] point altérer les traits ni la couleur;
Son regard élevé loin de nous semblait lire;
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler, s'entr'ouvrait à demi;
Son oreille écoutait son invisible ami;

1. C'était le tribunal *des Onze* qui avait condamné Socrate.

2. L'expression « oser » appliquée à la douleur n'est pas d'un goût irréprochable : on voudrait qu'elle fût au moins tempérée par un mot tel que « semblait ne pas oser ».

Ses cheveux, effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par moments agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés;
Mais, à travers ce front où son âme est tracée,
On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme, à travers l'albâtre ou l'airain transparents,
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourants,
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les colore.
Comme l'œil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,
A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine;
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois;
Ils allaient pour jamais emporter cette voix[1]!
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole,
Leur âme impatiente attendait sa parole.
Enfin du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit et commença :

« Quoi! vous pleurez, amis! vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports,
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître!
Pourquoi[2] donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir?

1. La pensée n'est pas claire : ses amis allaient, pour la dernière fois, recueillir cette voix et en emporter le souvenir qui ne serait plus jamais modifié.

2. Le mot *pourquoi* doit être ici pris à la lettre : quel est le *but* de la vie? c'est de nous détacher progressivement de l'empire des sens, de manière que la mort n'ait qu'un effort à faire pour libérer définitivement notre âme. C'est dans ce sens que la vie peut être considérée comme une longue préparation à la mort.

Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu?...
C'est le prix du combat, la céleste couronne
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne;
La voix de Jupiter[1] qui nous rappelle à lui!
Amis, bénissons-la! Je l'entends aujourd'hui :
Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste[2] :
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours!
En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours!
Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
Amis, faites couler des parfums sur vos têtes!
Suspendez une offrande aux murs de la prison!
Et, le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée[3],
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main!...

« Qu'est-ce donc que mourir? Briser ce nœud infâme,
Cet adultère hymen[4] de la terre avec l'âme,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger!
Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer!
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,

1. Jupiter représente ici Dieu lui-même, le Dieu unique qu'adorent les chrétiens et qu'entrevoyait déjà Socrate.

2. En me soustrayant à la mort, soit par une défense sérieuse devant le tribunal (on sait que Socrate dédaigna de plaider sa cause et ne fit dans son discours qu'irriter la haine de ses adversaires : V. l'*Apologie de Socrate* de Platon), soit en s'échappant de prison, comme ses disciples le suppliaient de le faire.

3. Le gynécée est le lieu de l'habitation antique où se tiennent les femmes et les enfants, et c'est ici la chambre de l'épouse.

4. Hymen signifie ici l'union, le lien.

Suit d'un pas chancelant, ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux;
Et, buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas il commence de vivre[1]!

« — Mais mourir c'est souffrir; et souffrir est un mal.
— Amis, qu'en savons-nous? Et quand l'instant fatal,
Consacré par le sang comme un grand sacrifice,
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.
Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne;
Nous fûmes à la vie enfantés avec peine,
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité!

« Cependant de la mort qui peut sonder l'abîme!
Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime :
Qui sait si dans ses mains, prêtes à la saisir,
L'âme, incertaine, tombe avec peine ou plaisir?
Pour moi, qui vis encor, je ne sais, mais je pense
Qu'il est quelque mystère au fond de ce silence;
Que des dieux indulgents la sévère bonté
A jusque dans la mort caché la volupté,
Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,
L'Amour cache souvent un plaisir sous des larmes! »

1. Comparer ces vers avec ceux de V. Hugo au v[e] acte de *Marion Delorme* (sc. III).

« Je disais donc qu'après
Après la mort, — qu'on ait mis le cadavre en claie,
Qu'on ait sur chaque membre élargi quelque plaie,
Qu'on ait tordu les bras, qu'on ait brisé les os,
Qu'on ait souillé le corps, de ruisseaux en ruisseaux,
De toute cette chair morte, sanglante, impure,
L'âme immortelle sort sans tache et sans blessure. »

L'incrédule Cébès à ce discours sourit;
— « Je le saurai bientôt », dit Socrate. Il reprit :

« Oui : le premier salut de l'homme à la lumière,
Quand le rayon doré vient baiser sa paupière,
L'accent de ce qu'on aime à la lyre mêlé,
Le parfum fugitif de la coupe exhalé,
La saveur du baiser, quand de sa lèvre errante
L'amant cherche, la nuit, les lèvres de l'amante,
Sont moins doux à nos sens que le premier transport
De l'homme vertueux affranchi par la mort!
Et pendant qu'ici-bas sa cendre est recueillie,
Emporté par sa course, en fuyant il oublie
De dire même au monde un éternel adieu :
Ce monde évanoui disparaît devant Dieu!

« — Mais quoi! suffit-il donc de mourir pour revivre?
— Non; il faut que des sens notre âme se délivre,
De ses penchants mortels triomphe avec effort;
Que notre vie enfin soit une longue mort!
La vie est le combat, la mort est la victoire,
Et la terre est pour nous l'autel expiatoire
Où l'homme, de ses sens sur le seuil dépouillé,
Doit jeter dans les feux son vêtement souillé,
Avant d'aller offrir, sur un autel propice,
De sa vie, au Dieu pur, l'aussi pur sacrifice [1] !

« Ils iront, d'un seul trait, du tombeau dans les cieux,
Joindre, où la mort n'est plus, les héros et les dieux,
Ceux qui, vainqueurs des sens pendant leur courte vie,
Ont soumis à l'esprit la matière asservie,
Ont marché sous le joug des rites [2] et des lois,

1. On trouve ici l'exposition très nette de la théorie de l'immortalité méritée, que nous avons exposée : les vers suivants en contiennent le développement.

2. Expression vague et même, au fond, inexacte : les *rites* sont la

Du juge intérieur interrogé la voix,
Suivi les droits sentiers écartés de la foule,
Prié, servi les dieux, d'où la vertu découle,
Souffert pour la justice, aimé la vérité,
Et des enfants du ciel conquis la liberté!

« Mais ceux qui, chérissant la chair autant que l'âme,
De l'esprit et des sens ont resserré la trame,
Et prostitué l'âme aux vils baisers du corps,
Comme Léda [1] livrée à de honteux transports,
Ceux-là, si toutefois un dieu ne les délivre,
Même après leur trépas ne cessent pas de vivre,
Et des coupables nœuds qu'eux-même ils ont serrés
Ces mânes [2] imparfaits ne sont pas délivrés.
Comme à ses fils impurs Arachné [3] suspendue,
Leur âme, avec leur corps mêlée et confondue,
Cherche en vain à briser ses liens flétrissants :
L'amour qu'elle eut pour eux vit encor dans ses sens;
De leurs bras décharnés ils la pressent encore,
Lui rappellent cent fois cet hymen qu'elle abhorre,
Et, comme un air pesant qui dort sur les marais,
Leur vil poids, loin des dieux, la retient à jamais!
Ces mânes gémissants, errant dans les ténèbres,
Avec l'oiseau de nuit jettent des cris funèbres;
Autour des monuments, des urnes, des tombeaux,
De leur corps importun traînant d'affreux lambeaux,
Honteux de vivre encore, et fuyant la lumière.
A l'heure où l'innocence a fermé sa paupière,

partie extérieure et cérémonielle du culte : ce n'est pas de les observer qui constitue la haute vertu idéaliste dont parle Socrate. Il faut entendre : ceux qui ont toujours fait le Bien.

1. Reine de Sparte, fameuse par l'amour monstrueux qu'elle conçut pour un cygne.

2. Les mânes sont les âmes des morts, que les anciens croyaient devoir être encore liées à un fantôme matériel. Les « mânes imparfaits » sont ceux qui ne sont point encore arrivés à s'affranchir de ce reste du corps.

3. L'araignée.

De leurs antres obscurs ils s'échappent sans bruit,
Comme des criminels s'emparent de la nuit,
Imitent sur les flots le réveil de l'aurore,
Font courir sur les monts le pâle météore;
De songes effrayants assiégeant nos esprits[1],
Au fond des bois sacrés poussent d'horribles cris;
Ou, tristement assis sur le bord d'une tombe,
Et dans leurs doigts sanglants cachant leur front qui tombe,
Jaloux de leur victime, ils pleurent leurs forfaits :
Mais les âmes des bons ne reviennent jamais[2]! »

Il se tut, et Cébès rompit seul ce silence :
« Me préservent les dieux d'offenser l'Espérance,
Cette divinité qui, semblable à l'Amour,
Un bandeau sur les yeux, nous conduit au vrai jour!
Mais puisque de ces bords comme elle tu t'envoles,
Hélas! et que voilà tes suprêmes paroles,
Pour m'instruire, ô mon maître, et non pour t'affliger,
Permets-moi de répondre et de t'interroger. »
Socrate, avec douceur, inclina son visage,
Et Cébès en ces mots interrogea le sage :

« L'âme, dis-tu, doit vivre au delà du tombeau;
Mais si l'âme est pour nous la lueur d'un flambeau,
Quand la flamme a des sens consumé la matière,
Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière?
La clarté, le flambeau, tout ensemble est détruit,
Et tout rentre à la fois dans une même nuit[3]!
Ou si l'âme est aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire,
Quand le temps ou les vers en ont usé le bois,

1. C'est une superstition populaire qui remonte à l'antiquité la plus reculée, que les songes nous sont suggérés par les âmes des morts qui flottent dans l'air où nous respirons.

2. Le mot « revenir » est pris ici dans le sens très spécial qu'offre le mot « revenants ».

3. L'argument est emprunté textuellement au *Phédon* de Platon.

Quand la corde rompue a crié sous nos doigts,
Et que les nerfs brisés de la lyre expirante
Sont foulés sous les pieds de la jeune bacchante [1],
Qu'est devenu le bruit de ces divins accords?
Meurt-il avec la lyre? et l'âme avec le corps?... »

Les sages, à ces mots, pour sonder ce mystère,
Baissant leurs fronts pensifs et regardant la terre,
Cherchaient une réponse et ne la trouvaient pas.
Se parlant l'un à l'autre ils murmuraient tout bas :
« Quand la lyre n'est plus, où donc est l'harmonie?... »
Et Socrate semblait attendre son génie.

Sur l'une de ses mains appuyant son menton,
L'autre se promenait sur le front de Phédon,
Et sur son cou d'ivoire errant à l'aventure,
Caressait, en passant, sa blonde chevelure;
Puis, détachant du doigt un de ses longs rameaux
Qui pendaient jusqu'à terre en flexibles anneaux,
Faisait sur ses genoux flotter leurs molles ondes,
Ou dans ses doigts distraits roulait leurs tresses blondes,
Et parlait en jouant, comme un vieillard divin
Qui mêle la sagesse aux coupes d'un festin.

« Amis, l'âme n'est pas l'incertaine lumière
Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire :
Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour
Naître, grandir, baisser, renaître tour à tour,
Et qui sent hors de soi, sans en être affaiblie,
Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la vie,
Pareille à l'œil mortel qui dans l'obscurité
Conserve le regard en perdant la clarté!

1. Allusion à Orphée, qui, selon la légende, fut mis en pièces par les Bacchantes, ainsi que la lyre qu'il refusait de faire résonner en leur honneur.

« L'âme n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire :
Elle est le doigt divin qui seul la fait frémir,
L'oreille qui l'entend ou chanter ou gémir,
L'auditeur attentif, l'invisible génie
Qui juge, enchaîne, ordonne et règle l'harmonie,
Et qui des sons discords que rendent chaque sens
Forme au plaisir des dieux des concerts ravissants!
En vain la lyre meurt et le son s'évapore :
Sur ces débris muets l'oreille écoute encore.
Es-tu content, Cébès? — Oui, j'en crois tes adieux.
Socrate est immortel! — Eh bien, parlons des dieux! »

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu.
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète[1];
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymette;
Le Cithéron[2] nageait dans un océan d'or;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,
Modérant près du bord sa course suspendue.
Repliait, en chantant, sa voile détendue;
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres.

« Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain
Esclaves, versez l'eau dans le vase d'airain!
Je veux offrir aux dieux une victime pure. »
Il dit; et, se plongeant dans l'urne qui murmure,
Comme fait à l'autel le sacrificateur,

1. Chaîne de montagnes du Péloponèse, se détache au sud-est du massif d'Arcadie. Le Taygète est fort éloigné de l'endroit où parle Socrate : le poète ne semble pas y avoir pris garde.

2. Le *Cithéron* est une montagne de la Béotie, près de Thèbes.

Il puisa dans ses mains le flot libérateur,
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde;
Puis, d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux, et reprit en ces mots :
« Nous oublions le Dieu pour adorer ses traces!
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces,
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la riante ceinture
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,
Ni l'éternel Saturne, ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air!
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,
Les lettres de son nom sur la nature écrit,
Une ombre que ce Dieu jette sur notre esprit![1]
A ce titre divin ma raison les adore.
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore;
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
Ne sont pas seulement des songes du génie,
Mais les brillants degrés de l'échelle infinie
Qui, des êtres semés dans ce vaste univers,
Sépare et réunit tous les astres divers.
Peut être qu'en effet, dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut, une âme est répandue;
Que ces astres brillants sur nos têtes semés
Sont des soleils vivants et des feux animés;
Que l'Océan, frappant sa rive épouvantée,
Avec ses flots grondants roule une âme irritée;
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur;

1. Toutes ces divinités sont des symboles des forces de la nature, c'est-à-dire, au fond, des noms de l'Ame universelle dont Dieu est le principe et la fin.

Que le jour est un œil qui répand la lumière,
La nuit, une beauté qui voile sa paupière;
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu[1]!

« Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre :
Par delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux,
Quelque chose d'obscur et de mystérieux
Que la nécessité, que la raison proclame,
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'âme!
Contemporain des jours et de l'éternité!
Grand comme l'infini, seul comme l'unité!
Impossible à nommer, à nos sens impalpable!
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable[2]!
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui!
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance,
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence!
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux! c'est le seul! c'est le mien!...

« — Mais le mal, dit Cébès, qui l'a créé? — Le crime :
Des coupables mortels châtiment légitime,
Sur ce globe déchu le mal et le trépas
Sont nés le même jour : Dieu ne les connaît pas!
Soit qu'un attrait fatal, une coupable flamme
Ait attiré jadis la matière vers l'âme;
Soit plutôt que la vie, en des nœuds trop puissants

1. On trouve ici l'impression, propre à Lamartine et nullement platonicienne, de l'espèce d'*animisme universel* (on n'ose dire panthéisme) où se réduisait sa philosophie de la nature. Mais au-dessus de cette âme il place un Dieu qui la dirige.

2. L'expression est impropre, au sens philosophique : il faudrait dire *incompréhensible*. Descartes a fait la distinction : nous « concevons » Dieu, nous ne le « comprenons » pas.

Resserrant ici-bas l'esprit avec les sens,
Les pénètre tous deux d'un amour adultère,
Ils ne sont réunis que par un grand mystère.
Cette horrible union, c'est le mal : et la mort,
Remède et châtiment, la brise avec effort.
Mais, à l'instant suprême où cet hymen expire,
Sur les vils éléments l'âme reprend l'empire,
Et s'envole, aux rayons de l'immortalité,
Au monde du bonheur et de la vérité!

« — Connais-tu le chemin de ce monde invisible?
Dit Cébès; à ton œil est-il donc accessible?
— Mes amis, j'en approche, et pour le découvrir....
— Que faut-il? dit Phédon. — Être pur et mourir!

« Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes,
Peut-être au ciel, peut-être aux lieux même où nous sommes,
Il est un autre monde, un Élysée[1], un ciel,
Que ne parcourent pas de longs ruisseaux de miel,
Où les âmes des bons, de Dieu seul altérées,
D'un nectar éternel ne sont pas enivrées,
Mais où les mânes saints, les immortels esprits,
De leurs corps immolés vont recevoir le prix.
Ni la sombre Tempé, ni le riant Ménale[2],
Qu'enivre de parfums l'haleine matinale,
Ni les vallons d'Hémus[3], ni ces riches coteaux
Qu'enchante l'Eurotas du murmure des eaux,
Ni cette terre enfin des poètes chérie
Qui fait aux voyageurs oublier leur patrie,
N'approchent pas encor du fortuné séjour

1. Nous dirions maintenant un « Paradis », c'est-à-dire un séjour bien heureux où s'écoule la vie d'après la mort. Les anciens appelaient ce séjour « les champs Élysées ».

2. Tempé, vallée fraiche et ombreuse de Thessalie. Ménale, montagne d'Arcadie consacrée au dieu Pan.

3. Hémus, chaine de montagnes qui correspond aux Balkans d'aujourd'hui.

Où le regard de Dieu donne aux âmes le jour;
Où jamais dans la nuit ce jour divin n'expire;
Où la vie et l'amour sont l'air qu'elle respire;
Où des corps immortels ou toujours renaissants
Pour d'autres voluptés lui prêtent d'autres sens.

« — Quoi! des corps dans le ciel? la mort avec la vie?
— Oui, des corps transformés que l'âme glorifie!
L'âme, pour composer ces divins vêtements,
Cueille en tout l'univers la fleur des éléments;
Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière,
Les rayons transparents de la douce lumière,
Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,
Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,
Les bruits harmonieux que l'amoureux Zéphire
Tire, au sein de la nuit, de l'onde qui soupire,
La flamme qui s'exhale en jets d'or et d'azur,
Le cristal des ruisseaux roulant dans un ciel pur,
La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles,
Et les rayons dormants des tremblantes étoiles,
Réunis et formant d'harmonieux accords,
Se mêlent sous ses doigts et composent son corps;
Et l'âme, qui jadis esclave sur la terre
A ses sens révoltés faisait en vain la guerre,
Triomphante aujourd'hui de leurs vœux impuissants,
Règne avec majesté sur le monde des sens,
Pour des plaisirs sans fin, sans fin les multiplie,
Et joue avec l'espace et les temps et la vie!

« Tantôt, pour s'envoler où l'appelle un désir,
Elle aime à parfumer les ailes d'un zéphyr,
D'un rayon de l'iris en glissant les colore;
Et du ciel aux enfers, du couchant à l'aurore,
Comme une abeille errante elle court en tout lieu
Découvrir et baiser les ouvrages de Dieu.
Tantôt au char brillant que l'aurore lui prête

Elle attelle un coursier qu'anime la tempête,
Et, dans ces beaux déserts de feux errants semés,
Cherchant ces grands esprits qu'elle a jadis aimés,
De soleil en soleil, de système en système,
Elle vole et se perd avec l'âme qu'elle aime,
De l'espace infini suit les vastes détours,
Et dans le sein de Dieu se retrouve toujours!

« L'âme, pour soutenir sa céleste nature,
N'emprunte pas des corps sa chaste nourriture;
Ni le nectar coulant de la coupe d'Hébé[1],
Ni le parfum des fleurs par le vent dérobé,
Ni la libation en son honneur versée,
Ne sauraient nourrir l'âme : elle vit de pensée,
De désirs satisfaits, d'amour, de sentiments,
De son être immortel immortels aliments.
Grâce à ces fruits divins que le ciel multiplie,
Elle soutient, prolonge, éternise sa vie,
Et peut, par la vertu de l'éternel amour,
Multiplier son être, et créer à son tour!

« Car, ainsi que les corps, la pensée est féconde.
Un seul désir suffit pour peupler tout un monde;
Et, de même qu'un son par l'écho répété,
Multiplié sans fin, court dans l'immensité,
Ou comme en s'étendant l'éphémère étincelle
Allume sur l'autel une flamme immortelle,
Ainsi ces êtres purs l'un vers l'autre attirés,
De l'amour créateur constamment pénétrés,
A travers l'infini se cherchent, se confondent,
D'une éternelle étreinte, en s'aimant, se fécondent,
Et, des astres déserts peuplant les régions,
Prolongent dans le ciel leurs générations.

1. Déesse chargée de verser à boire aux Immortels, dans l'Olympe antique : ce breuvage, ce nectar représente ici l'essence la plus subtile de la matière, celle que les dieux gardent des sacrifices qu'on leur offre, celle que la religion grecque croyait encore nécessaire à la vie divine.

O célestes amours! saints transports! chaste flamme!
Baisers où sans retour l'âme se mêle à l'âme,
Où l'éternel désir et la pure beauté
Poussent en s'unissant un cri de volupté!
Si j'osais!... » Mais un bruit retentit sous la voûte;
Le sage interrompu tranquillement écoute,
Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux :

Hélas! c'était le jour qui s'enfuyait des cieux!
. . . .
. . . .
En détournant les yeux, le serviteur des Onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze;
Socrate la reçut d'un front toujours serein,
Et, comme un don sacré l'élevant dans sa main,
Sans suspendre un moment sa phrase commencée,
Avant de la vider acheva sa pensée.

Sur les flancs arrondis du vase au large bord,
Qui jamais de son sein ne versait que la mort,
L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme
L'histoire de Psyché, ce symbole de l'âme;
Et, symbole plus doux de l'immortalité,
Un léger papillon en ivoire sculpté,
Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,
Formait l'anse du vase en déployant ses ailes.
Psyché, par ses parents dévouée à l'Amour,
Quittant avant l'aurore un superbe séjour,
D'une pompe funèbre allait environnée
Tenter comme la mort ce divin hyménée;
Puis, seule, assise, en pleurs, le front sur ses genoux,
Dans un désert affreux attendait son époux :
Mais, sensible à ses maux, le volage Zéphire,
Comme un désir divin que le ciel nous inspire,
Essuyant d'un soupir les larmes de ses yeux,
Dormante, sur son sein l'enlevait dans les cieux!

On voyait son beau front penché sur son épaule
Livrer ses longs cheveux aux doux baisers d'Éole,
Et Zéphyr, succombant sous son charmant fardeau,
Lui former de ses bras un amoureux berceau,
Effleurer ses longs cils de sa brûlante haleine,
Et, jaloux de l'Amour, la lui rendre avec peine.

Ici, le tendre Amour sur des roses couché
Pressait entre ses bras la tremblante Psyché,
Qui, d'un secret effroi ne pouvant se défendre,
Recevait ses baisers sans oser les lui rendre;
Car le céleste époux, trompant son tendre amour,
Toujours du lit sacré fuyait avec le jour.

Plus loin, par le désir en secret éveillée,
Et du voile nocturne à demi dépouillée,
Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,
Psyché, risquant l'amour, hélas! contre un regard,
De son époux qui dort tremblant d'être entendue,
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,
Reconnaissait l'Amour, jetait un cri soudain,
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main.

Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée,
S'échappant par malheur de la lampe penchée,
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi;
L'Amour impatient, s'éveillant à demi,
Contemplait tour à tour ce poignard, cette goutte....
Et fuyait indigné vers la céleste voûte!
Emblème menaçant des désirs indiscrets
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près!

La vierge cette fois errante sur la terre
Pleurait son jeune amant, et non plus sa misère:
Mais l'Amour à la fin, de ses larmes touché,
Pardonnait à sa faute, et l'heureuse Psyché,
Par son céleste époux dans l'Olympe ravie,

Sur les lèvres du dieu buvant des flots de vie,
S'avançait dans le ciel avec timidité;
Et l'on voyait Vénus sourire à sa beauté!
Ainsi par la vertu l'âme divinisée
Revient, égale aux dieux, régner dans l'Élysée!

Mais Socrate élevant la coupe dans ses mains :
« Offrons, offrons d'abord aux maîtres des humains
De l'immortalité cette heureuse prémice! »
Il dit; et vers la terre inclinant le calice,
Comme pour épargner un nectar précieux,
En versa seulement deux gouttes pour les dieux,
Et, de sa lèvre avide approchant le breuvage,
Le vida lentement sans changer de visage,
Comme un convive avant de sortir d'un festin
Qui dans sa coupe d'or verse un reste de vin,
Et, pour mieux savourer le dernier jus qu'il goûte,
L'incline lentement et le boit goutte à goutte.
Puis, sur son lit de mort doucement étendu,
Il reprit aussitôt son discours suspendu :

« Espérons dans les dieux, et croyons-en notre âme!
De l'amour dans nos cœurs alimentons la flamme!
L'amour est le lien des dieux et des mortels;
La crainte ou la douleur profanent leurs autels.
Quand vient l'heureux signal de notre délivrance,
Amis, prenons vers eux le vol de l'espérance!
Point de funèbre adieu! point de cris! point de pleurs!
On couronne ici-bas la victime de fleurs :
Que de joie et d'amour notre âme couronnée
S'avance au-devant d'eux comme à son hyménée!
Ce sont là les festons, les parfums précieux,
Les voix, les instruments, les chants mélodieux,
Dont l'âme, convoquée à ce banquet suprême,
Avant d'aller aux dieux, doit s'enchanter soi-même!

« Relevez donc ces fronts que l'effroi fait pâlir!
Ne me demandez plus s'il faut m'ensevelir;
Sur ce corps qui fut moi quelle huile on doit répandre;
Dans quel lieu, dans quelle urne il faut garder ma cendre.
Qu'importe à vous, à moi, que ce vil vêtement
De la flamme, ou des vers, devienne l'aliment?
Qu'une froide poussière à moi jadis unie
Soit balayée aux flots ou bien aux gémonies?
Ce corps vil, composé des éléments divers,
Ne sera pas plus moi qu'une vague des mers,
Qu'une feuille des bois que l'aquilon promène,
Qu'un atome flottant qui fut argile humaine,
Que le feu du bûcher dans les airs exhalé,
Ou le sable mouvant de vos chemins foulé!

« Mais je laisse en partant à cette terre ingrate
Un plus noble débris de ce que fut Socrate :
Mon génie à Platon; à vous tous mes vertus;
Mon âme aux justes dieux; ma vie à Mélitus,
Comme au chien dévorant qui sur le seuil aboie,
En quittant le festin, on jette aussi sa proie!... »

Tel qu'un triste soupir de la rame et des flots
Se mêle sur les mers aux chants des matelots,
Pendant cet entretien une funèbre plainte
Accompagnait sa voix sur le seuil de l'enceinte :
Hélas! c'était Myrto demandant son époux,
Que l'heure des adieux ramenait parmi nous.
L'égarement troublait sa démarche incertaine;
Et, suspendus aux plis de sa robe qui traîne,
Deux enfants, les pieds nus, marchant à ses côtés,
Suivaient en chancelant ses pas précipités.
Avec ses longs cheveux elle essuyait ses larmes;
Mais leur trace profonde avait flétri ses charmes;
Et la mort sur ses traits répandait sa pâleur :
On eût dit qu'en passant l'impuissante douleur,

Ne pouvant de Socrate atteindre la grande âme,
Avait respecté l'homme et profané la femme!
De terreur et d'amour saisie à son aspect,
Elle pleurait sur lui dans un tendre respect.
Telle, aux fêtes du dieu pleuré par Cythérée,
Sur le corps d'Adonis la bacchante éplorée,
Partageant de Vénus les divines douleurs,
Réchauffe tendrement le marbre de ses pleurs,
De sa bouche muette avec respect l'effleure,
Et paraît adorer le beau dieu qu'elle pleure!

Socrate, en recevant ses enfants dans ses bras,
Baisa sa joue humide et lui parla tout bas :
Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,
Sous ses cils abaissés rouler dans sa paupière.
Puis d'un bras défaillant offrant ses fils aux dieux :
« Je fus leur père ici, vous l'êtes dans les cieux!
Je meurs, mais vous vivez! Veillez sur leur enfance!
Je les lègue, ô dieux bons, à votre providence!... »

Mais déjà le poison dans ses veines versé
Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé :
On voyait vers le cœur, comme une onde tarie,
Remonter pas à pas la chaleur et la vie,
Et ses membres roidis, sans force et sans couleur,
Du marbre de Paros imitaient la pâleur.
En vain Phédon, penché sur ses pieds qu'il embrasse,
Sous sa brûlante haleine en réchauffait la glace,
Son front, ses mains, ses pieds se glaçaient sous nos doigts :
Il ne nous restait plus que son âme et sa voix!
Semblable au bloc divin d'où sortit Galatée[1]

1. On connaît le mythe de Galatée : Pygmalion, sculpteur habile, avait modelé une statue si parfaite qu'il s'éprit d'amour pour elle. A force de lui adresser la parole, de la couvrir de baisers, il parvint à animer le marbre et à changer la statue en femme.

Quand une âme immortelle à l'Olympe empruntée,
Descendant dans le marbre à la voix d'un amant,
Fait palpiter son cœur d'un premier sentiment,
Et qu'ouvrant sa paupière au jour qui vient d'éclore,
Elle n'est plus un marbre, et n'est pas femme encore.

Était-ce de la mort la pâle majesté,
Ou le premier rayon de l'immortalité?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme,
Et nos yeux, qui cherchaient à saisir son adieu,
Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu!
Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence;
Puis, déroulant les flots de sa sainte éloquence,
Comme un homme enivré du doux jus du raisin,
Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres,
En mots entrecoupés il parlait à des ombres :

« Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus?
Courbez-vous, et pleurez, vous ne le verrez plus!
Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
Jette avec son écume une voix éplorée!
Les dieux l'ont rappelé! ne le savez-vous pas?...
Mais ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas?
Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa femme!
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme!
Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de Phébé,
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,
Et, penchés sur mon urne, ils paraissent attendre
Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre.
Oui, je vais vous parler, amis, comme autrefois,
Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix!...
Mais que ce temps est loin! et qu'une courte absence
Entre eux et moi, grands dieux, a jeté de distance!
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,

Levez les yeux, voyez!... Ils ne m'entendent pas!
Pourquoi ce deuil? pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes?
Épargne au moins, Myrto, tes longues tresses blondes[1],
Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés :
Myrto, Platon, Cébès, amis!... si vous saviez!...

« Oracles, taisez-vous! tombez, voix du Portique[2]!
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique!
Nuages colorés d'une fausse clarté,
Évanouissez-vous devant la vérité!
D'un hymen ineffable elle est prête d'éclore;
Attendez.... Un, deux, trois,... quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers!
Et vous, ombres de Dieu qui nous voilez sa face,
Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place,
Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels,
Vices déifiés sur d'immondes autels,
Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
Qu'adorent impunis le vol et l'adultère;
Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air,
Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
Fera place au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel!...

. . . .
. . . .

« Quels secrets dévoilés! quelle vaste harmonie!...

1. Socrate eut deux femmes, Xantippe et Myrto.

2. Les vers qui suivent, il est à peine besoin de le faire remarquer, témoignent d'un sens historique peu scrupuleux chez le poète. Non seulement Socrate y parle comme un Père de l'Église, mais encore il se détache étrangement du monde où il vit en disant « la sagesse antique ». On ose à peine noter l'allusion à la voix du *Portique*, qui ne peut viser que l'École stoïcienne (de *Stoa*, portique), postérieure de plus d'un siècle à Socrate.

. . . .

Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie?
Toi qui, voilant toujours ton visage à mes yeux,
M'as conduit par la voix jusqu'aux portes des cieux?
Toi qui, m'accompagnant comme un oiseau fidèle,
Caresse encor mon front du doux vent de ton aile,
Es-tu quelque Apollon de ce divin séjour,
Ou quelque beau Mercure envoyé par l'Amour?
Tiens-tu l'arc, ou la lyre, ou l'heureux caducée?
Ou n'es-tu, réponds-moi, qu'une simple pensée?
Ah! viens, qui que tu sois, esprit, mortel ou dieu!
Avant de recevoir mon éternel adieu,
Laisse-moi découvrir, laisse-moi reconnaître
Cet ami qui m'aima même avant que de naître[1]!
Que je puisse, en touchant au terme du chemin,
Rendre grâce à mon guide et pleurer sur sa main!
Sors du voile éclatant qui te dérobe encore!
Approche!... Mais que vois-je? O Verbe que j'adore[2],
Rayon coéternel, est-ce vous que je vois?...
Voilez-vous, ou je meurs une seconde fois!

. . . .

« Heureux ceux qui naîtront dans la sainte contrée
Que baise avec respect la vague d'Érythrée[3]!
Ils verront, les premiers, sur leur pur horizon,
Se lever au matin l'astre de la raison.

1. Vers obscur ou incorrect, qui signifie sans doute :

« Qui m'aima même avant ma naissance ».

2. Le terme « Verbe », tout en traduisant littéralement un mot grec usité par Platon « Logos », prend ici une acception purement chrétienne.

3. Il s'agit évidemment de la mer qui baigne les ondes de la Palestine : ce terme n'est pas tout à fait exact, car la mer Érythrée des anciens allait des Indes à l'Afrique.

Amis, vers l'orient tournez votre paupière :
La vérité viendra d'où nous vient la lumière!
Mais qui l'apportera?... C'est toi, Verbe conçu[1] !
Toi, qu'à travers les temps mes yeux ont aperçu ;
Toi, dont par l'avenir la splendeur réfléchie
Vient m'éclairer d'avance au sommet de la vie.
Tu viens! tu vis! tu meurs d'un trépas mérité!
Car la mort est le prix de toute vérité.
Mais ta voix expirante en ce monde entendue,
Comme la mienne, au moins, ne sera pas perdue,
La voix qui vient du ciel n'y remontera pas;
L'univers assoupi t'écoute et fait un pas;
L'énigme du destin se révèle à la terre!

. . . .

Quoi! j'avais soupçonné ce sublime mystère!
Nombre mystérieux! profonde trinité[2]!
Triangle composé d'une triple unité!
Les formes, les couleurs, les sons, les nombres même,
Tout me cachait mon Dieu, tout était son emblème!
Mais les voiles enfin pour moi sont révolus;
Écoutez!.... » Il parlait : nous ne l'entendions plus.

Cependant dans son sein son haleine oppressée,
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! venait mourir,
Puis semblait tout à coup palpiter et courir :
Comme, prêt à s'abattre aux rives paternelles,
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes,
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penché sur notre ami,
Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore,

1. L'emprunt au christianisme est ici trop précis, trop flagrant. Socrate devinerait ainsi le mystère de l'Incarnation.

2. Même remarque pour la conception toute chrétienne de la Trinité, que Socrate n'a nullement entrevue, ou « soupçonnée ». Lamartine est infidèle à la vérité historique sans aucun bénéfice de doctrine.

Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore :
« Dors-tu? lui disait-il; la mort, est-ce un sommeil? »
Il recueillit sa force, et dit : « C'est un réveil!
— Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres?
— Non; je vois un jour pur poindre dans les ténèbres.
— N'entends-tu pas des cris, des gémissements? — Non!
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom!
— Que sens-tu? — Ce que sent la jeune chrysalide
Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux,
Le souffle du matin la roule dans les cieux.
— Ne nous trompais-tu pas? réponds : l'âme était-elle... ?
— Croyez-en ce sourire, elle était immortelle!
— De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir?
— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir.
— D'où viendra-t-il? — Du ciel. — Encore une parole!
— Non; laisse en paix mon âme, afin qu'elle s'envole! »

. . . .

Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois,
Et resta quelque temps sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie errant par intervalle
D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi, dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage,
Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage.
Enfin plus librement il semble respirer,
Et, laissant sur ses traits son doux sourire errer
« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie!
Ils m'ont guéri! — De quoi? dit Cébès. — De la vie!... »
Puis un léger soupir de ses lèvres coula,
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla [1].
Était-ce...? Je ne sais; mais, pleins d'un saint dictame [2],

1. Ville de Sicile renommée pour son miel.
2. Terme vague qui signifie tantôt « baume », tantôt « influence », tantôt « remède ». Le cas présent contient un peu de ces trois sens.

Nous sentîmes en nous comme une seconde âme!...

. . . .
. . . .
. . . .

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,
Sa tête mollement penchait sur sa poitrine;
Ses longs cils, que la mort n'a fermés qu'à demi,
Retombant en repos sur son œil endormi,
Semblaient comme autrefois, sous leur ombre abaissée,
Recueillir le silence, ou voiler la pensée.
La parole surprise en son dernier essor
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! errait encor,
Et ses traits, où la vie a perdu son empire,
Étaient comme frappés d'un éternel sourire....
Sa main, qui conservait son geste habituel,
De son doigt étendu montrait encor le ciel;
Et quand le doux regard de la naissante aurore,
Dissipant par degrés les ombres qu'il colore,
Comme un phare allumé sur un sommet lointain,
Vint dorer son front mort des ombres du matin,
On eût dit que Vénus, d'un deuil divin suivie,
Venait pleurer encor sur son amant sans vie;
Que la triste Phébé de son pâle rayon
Caressait, dans la nuit, le sein d'Endymion[1];
Ou que du haut du ciel l'âme heureuse du sage
Revenait contempler le terrestre rivage.
Et, visitant de loin le corps qu'elle a quitté,
Réfléchissait sur lui l'éclat de sa beauté
Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage
Aime à voir dans les flots briller sa chaste image.

. . . .
. . . .
. . . .

On n'entendait autour ni plainte ni soupir!...
C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir!

1. Mortel qu'aima la chaste Diane ou Phébé.

III

L'IMMORTALITÉ (1817)

I. Avertissement de Lamartine. — « Ces vers ne sont qu'un fragment tronqué d'une longue contemplation sur les destinées de l'homme. Elle était adressée à une femme jeune, malade, découragée de la vie, et dont les espérances d'immortalité étaient voilées dans son cœur par le nuage de ses tristesses. Moi-même j'étais plongé alors dans la nuit de l'âme ; mais la douleur, le doute, le désespoir ne purent jamais briser tout à fait l'élasticité de mon cœur, souvent comprimé, toujours prêt à réagir contre l'incrédulité et à relever mes espérances vers Dieu. Le foyer de piété ardente que notre mère avait allumé et soufflé de son haleine incessante dans nos imaginations d'enfant, paraissait s'éteindre quelquefois au vent du siècle et sous les pluies de larmes des passions : la solitude le rallumait toujours. Dès qu'il n'y avait personne entre mes pensées et moi, Dieu s'y montrait, et je m'entretenais pour ainsi dire avec lui.

« Voilà pourquoi aussi je revenais facilement de l'extrême douleur à la complète résignation. Toute foi est un calmant, car toute foi est une espérance, et toute espérance rend patient. Vivre, c'est attendre. »

II. Vers la fin de 1816, Lamartine souffrant, découragé, accablé d'ennuis de toute sorte (il était alors sans position comme sans fortune, sans relations mondaines comme sans attaches officielles), se rendit aux eaux d'Aix en Savoie où les médecins l'envoyaient.

« Cette date et ce lieu [1] doivent rester consacrés dans l'histoire de notre littérature, car ce fut dans ce lieu et à cette date que s'éveilla la véritable poésie Lamartinienne. »

Après son premier voyage d'Italie (1812) il s'était déjà essayé à « chanter » ses rêves, comme on disait alors. Mais les tragédies où s'était exercé son talent naissant n'avaient encore révélé aucune inspiration personnelle. C'est pendant cet automne de 1816 que sa vie intérieure subit « un ébranlement qui ouvrit chez lui les sources cachées et donna un nouveau cours à la poésie

1. V. *Charles de Pomairols*, Lamartine, p. 21.

française ». Il rencontra à Aix une jeune femme dont la chaste beauté lui sembla l'incarnation même de l'idéal qu'il cherchait depuis quelque temps à dégager. « Le regard de ses yeux semblait venir d'une distance que le poète n'avait jamais mesurée dans aucun œil humain.... Tout la faisait ressembler à une statue de la mort, mais de la mort qui attire et qui enlève l'âme au sentiment des angoisses humaines et qui l'emporte dans les régions de la lumière sous les rayons de la vraie vie. » Un enthousiasme réciproque unit les deux jeunes gens dans une tendresse « pure et grave comme le sentiment de l'infini ».

Hélas! il fallut se séparer; Julie portait le nom d'un vieillard connu parmi les illustrations de la science. Lamartine la rejoignit à Paris, dans une société dont le ton était bien différent de celui où s'étaient trouvés les deux amants. « Il la trouva là dans un milieu surtout scientifique, où régnaient les négations du XVIIIe siècle, et il s'aperçut que, docile aux leçons de ses amis et de ses maîtres, cette femme idéale, qui représentait pour lui la plus pure image de Dieu, ne croyait pas. Mais ils sortaient parfois ensemble de cette atmosphère desséchée par la raison; ils allaient... contempler les spectacles vivants de la nature; et là, en face des œuvres infinies du Créateur, en face de l'amour mystique de ce jeune homme qui voyait Dieu à travers elle et elle à travers Dieu, Julie sentit se fondre les sécheresses de son esprit, et adopta la foi de son religieux adorateur[1]. »

Mais le poète ne jouit pas longtemps de son bonheur. En 1817, Julie, attendue à Aix aux premiers jours d'automne, ne revint pas : elle était gravement malade. C'est pendant ces sombres jours d'inquiétude que Lamartine écrivit *l'Immortalité*. Ses pressentiments ne le trompaient pas : Julie mourut à Paris, en 1817, loin de son amant, mais en baisant le crucifix qu'il lui avait appris à aimer.

III. Le sentiment qui a dicté ce poème est plus élevé et plus noble encore que celui qui a inspiré le *Poète mourant*. Ici ce n'est pas de sa propre mort, de sa propre destinée que Lamartine se préoccupe, mais de la mort et de la destinée de la personne qu'il aime.

Il n'aura donc pas recours aux mêmes arguments pour affirmer la survivance de l'âme.

Aussi bien, à cette époque, en 1817, n'est-il pas encore familier

1. *Ch. de Pomairols*, ibid., p. 23.

avec les théories philosophiques qu'il exposera plus tard dans la *Mort de Socrate* et mettra en œuvre dans le *Poète mourant*. Il ne songe pas encore à déduire l'immortalité des plus hautes fonctions de l'esprit, de l'enthousiasme poétique et de la réflexion philosophique.

Il en trouve une preuve suffisante dans le fait même de l'amour, sentiment immatériel et idéal tel qu'il le comprend, affirmation positive et infrangible de la spiritualité essentielle de notre être.

La suite des idées est facile à suivre dans ce poème qui est un des plus achevés de l'auteur.

— La mort effraye bien des hommes, mais non le poète. Il sait qu'elle ouvre un monde plus beau ; il la presse de venir le délivrer des ses chaînes corporelles.

C'est cet espoir qui raffermit son âme, lorsqu'il pense que son amie peut lui être ravie. Lui aussi, il est prêt à mourir avec elle.

« Vain espoir ! crient les savants tournés vers la matière. Tous les êtres de l'univers, depuis le brin d'herbe jusqu'à la planète, vieillissent et meurent. » Mais qu'importent ces apparentes évidences ? Ce poète est sûr de son éternité, parce qu'il est issu de Dieu qu'il sent présent en lui, et la ruine même des mondes ne le ferait pas douter un instant de la survivance de l'âme. Souvent, il a échangé ces idées avec sa bien-aimée : c'est alors, pendant ces chastes entretiens, que le trépas aurait dû les frapper....

Peut-on douter de l'immortalité quand on aime ? L'amour a soif d'éternité ; c'est lui qui a raison contre la mort. —

Toute critique désarme devant ces beaux vers : à peine ose-t-on objecter que l'accent personnel, où ils puisent une si poignante éloquence, ôte toute valeur à l'argumentation.

« J'aime, il faut que j'espère.... » Peut-on faire ainsi dépendre tout l'édifice de la croyance ou plutôt de la philosophie, d'un sentiment aussi individuel, aussi contingent que l'amour ? Si Lamartine n'aimait pas, n'aurait-il plus ni foi ni espérance ? On regrette de voir glisser au madrigal un poème d'une aussi grave beauté.

L'Immortalité en effet, quoique inachevée, comme Lamartine nous en avertit dans un de ces commentaires où il semble toujours faire fi de son œuvre, peut-être pour mieux grandir l'ouvrier, *l'Immortalité* est un des plus purs chefs-d'œuvre de notre poésie.

On a pu y relever une série d'apostrophes qui donnent à l'inspiration une forme quelque peu déclamatoire : « Qu'un autre à cet aspect : » — « Je te salue, ô mort.... » — « Vain espoir,

s'écriera.... » — « Qu'un autre vous réponde.... » — « Souvent tu t'en souviens.... » — etc. Mais il est impossible de ne pas admirer sans réserve le mouvement harmonieux et large de ces périodes, le souffle de ces nobles alexandrins, l'enthousiasme croissant qui fait surgir d'une tristesse d'âme un hymne à l'amour, à l'éternité et à Dieu.

L'IMMORTALITÉ

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore[1];
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse[2],
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice[3],
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus[4] sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus[5]
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !

Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste[6],
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste

1. Notre vie est presque aussitôt achevée que commencée ; les *quelques rayons tremblants* sont les jours ou les années qui vont bientôt se perdre dans l'ombre de la mort.

2. André Chénier fait dire à la *Jeune Captive*, dans un sens précisément contraire :

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort !
Moi je pleure et j'espère.

3. Qu'il recule *loin* des bords du précipice inconnu où la mort l'entraîne.

4. *Penchés* serait plus juste.

5. Le « glas » mortuaire que sonnent les cloches.

6. *Libérateur* s'applique à l'Ange de la mort, « céleste messager »

Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin :
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau [1].

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!
Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin [2]!

Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être [3]?

qui vient lui annoncer que le temps de partir est venu. Comparez de même à la *Jeune Captive :*

> S'il est des jours amers, il en est de si doux!
> Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
> Quelle mer n'a point de tempête?
>
> . . . .
>
> O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi!

1. A rapprocher encore des vers où Didier, au cinquième acte de *Marion Delorme*, affirme sa croyance à l'immortalité :

> L'âme lève du doigt le couvercle de pierre
> Et s'envole...

2. Toute cette invocation est admirable, et rappelle les adieux de Socrate à la vie, que Lamartine a si éloquemment traduits (voyez plus haut, *Mort de Socrate*).

3. Là commence à se poser la « question de l'immortalité », que le poète prétend traiter didactiquement dans cette pièce. A la « thèse » exposée plus loin (v. 45 : *Oui, tel est mon espoir...*) sera opposée « l'objection » (v. 55 : *Vain espoir...*), puis la « réponse » et les « arguments » qui paraissent justifier en fin de compte la croyance spiritualiste.

Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu[1],
Avant de m'animer[2], quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile[3]?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps[4]?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie[5]?
Ou, dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?

Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie[6]!
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs

1. C'est son propre *esprit* que le poète interroge, et il l'appelle *hôte inconnu*, parce qu'il ne sait point d'où il vient ni où il va.

2. *Avant de m'animer*. Il faut se rendre compte de cette distinction : Le poète sépare sa pensée de son *moi*, c'est-à-dire de la *substance spirituelle* qui est le principe de sa vie. Le *moi* consiste dans la personne tout entière, âme et corps, et il peut s'opposer à l'*esprit* qui l'anime.

3. Le poète a répondu lui-même à cette question dans un vers connu :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

4. Bien des théories ont été proposées par les philosophes pour expliquer l'union de l'âme et du corps, considérés comme deux substances distinctes (selon la doctrine cartésienne), et aucune ne paraît définitive. Les plus célèbres sont celles de Malebranche (les causes occasionnelles), de Leibniz (l'harmonie préétablie), de Cudworth (médiateur plastique).

5. La « résurrection » et la « métempsycose » paraissent, en effet, vraisemblables, si l'on admet l'origine divine et la vie éternelle de l'âme.

6. Le poète s'adresse ici à la personne aimée, que son amour

Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire[1],
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire[2],
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux[3].

« Vain espoir! » s'écrira le troupeau d'Épicure[4],
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et végéter l'esprit[5].

même l'empêche de croire mortelle. Tel est, en effet, le sens dernier du morceau :

J'aime, il faut que j'espère....
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

1. Il s'agit ici d'une douleur morale (« J'étais alors plongé dans la nuit de l'âme », dit-il dans son commentaire), qui lui faisait partager le chagrin de la malade à qui il s'adressait.

2. Le poète n'avait que vingt-huit ans lorsque les premières *Méditations* parurent; il devait heureusement survivre cinquante ans à ce désespoir.

3. A rapprocher de la *Mort de Socrate* :

L'âme... à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre, en mourant, elle exhale sa joie.

4. *Le troupeau d'Épicure*, allusion au mot d'Horace : « Epicuri de grege porcus ». Ceux que Lamartine fait parler ici sont plutôt des matérialistes que des partisans de la morale qui a rendu Épicure célèbre; le discours qu'il leur prête est pourtant un résumé du poème épicurien de Lucrèce sur la *Nature des choses*.

5. C'est avec ironie que le poète parle de celui qui

Voit penser la matière et végéter l'esprit.

Il a sans doute en vue les Broussais, les Cabanis, qui, dans l'enivrement de leurs premières découvertes physiologiques, tombèrent dans un matérialisme immodéré. On prête à l'un deux cette définition : « La pensée est la sécrétion du cerveau », qui révèle un manque absolu de critique et même d'analyse.

« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir[1] ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus[2] !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité ! »

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère[3] ;

1. Lucrèce dit que les cieux s'écrouleront en désordre dans l'espace :

Flammantia mœnia mundi
Fracta dabunt labem.

D'après le système de Laplace, généralement adopté aujourd'hui, les astres se consument lentement, « pâlissent » et se refroidissent en passant par les états où se trouvent actuellement le Soleil, la Terre et la Lune.

2. Hyperbole poétique ; les « mortels » disparaîtraient avant le Soleil, manquant de la chaleur et de la lumière qui sont nécessaires à la vie.

3. Ce grave aveu que « la raison se tait » trouve sa contre-partie dans la réponse de « l'instinct ». C'est là une distinction très philosophique et non un artifice de raisonnement. On peut très bien admettre

Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines [1]
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther [2] l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore [3] !

que les connaissances limitées de l'homme ne lui permettent pas de comprendre quel pourrait être *le mode de l'immortalité personnelle*, mais qu'une intuition l'avertit que c'est là la vérité : ainsi la loi morale nous est donnée d'instinct avant que nous puissions la trouver d'accord avec les lois du monde. Tout être porte en lui une parcelle de l'être universel, et c'est par la conscience instinctive qu'il prend de cette commune nature, qu'il pénètre le plus avant dans l'essence intime des choses.

1. *Pour moi....* Comparer encore Alfred de Musset, l'*Espoir en Dieu* :

> Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
> Qui du sage Épicure a fait un demi-dieu.
> Je ne puis.....
> Une immense espérance a traversé la terre,
> Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux.

2. Le mot *éther* désigne ici l'espace, vide de matière pondérable, que traverse le rayonnement des astres jusqu'à nous ; ondulation ou vibration, on admet généralement que la chaleur et la lumière proviennent d'un mouvement dont le véhicule est une matière cosmique infiniment subtile, à laquelle on donne communément le nom d'éther

3. Cette longue période est une des plus belles que puisse offrir la poésie française, et le mouvement lyrique, si spontané, si éclatant qu'il soit, y est conduit avec un art admirable. On pourrait dire que

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités[1].
Les ombres, à longs plis[2] descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue.
Telle, en nos temples saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux :
« Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple!
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple;
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir[3];
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,

c'est un « modèle », si de pareils chefs-d'œuvre comportaient l'imitation

1. Je m'enfonçais dans une méditation dont l'objet était l'obscur problème de la destinée humaine.

2. *A longs plis*, parce qu'elles s'étendaient sur la campagne comme un voile.

3. C'est là l'idée favorite de Lamartine, elle est clairement exprimée à la fin du *Chêne* :

> Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce (celle de l'arbre).
> Et mon œil, dans sa masse et son éternité !

Ces vastes attributs[1] n'achèvent pas ton nom ;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et cependant, ô Dieu ! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et, sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître. »

Tu disais ; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs[2] :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.

Ah ! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,
Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux ;
Nos âmes, d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course ;
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté[3] comme un rayon du jour,

1. Les *attributs* de Dieu sont ou les déterminations fondamentales qui constituent l'Être absolu, ou les idées principales que nous nous faisons de sa nature. Ainsi, pour le panthéiste Spinoza, Dieu a deux attributs constitutifs : la pensée et l'étendue. Pour ceux qui croient à la personnalité divine, les attributs ne peuvent être que les formes sous lesquelles nous nous représentons l'essence divine : l'infinitude, la toute-puissance, l'omniscience, la bonté, etc.

2. C'est la preuve par l'instinct (vers 80).

3. Le verbe *monter* se construit, en effet, avec le verbe *avoir* quand il marque l'action, et c'est dans un autre sens qu'on le construit avec le verbe *être*, quand il marque l'état. Exemple :

Il est monté dans sa chambre depuis une heure.
(*Dict. de l'Acad.*).
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable...
(Molière, le Misanthrope.)

.....Ce haut degré de stoïque fierté

Et, jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues!
Ces vœux nous trompaient-ils? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle?
Tombe-t-elle en poussière? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler[1]
Après un vain soupir, après l'adieu suprême?
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime[2]?...
Ah! sur ce grand secret n'interroge que toi!
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

Où naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
(Alfred de Vigny, *Mort du loup.*)

Et le calme miroir de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde impure où le sable a monté.
(Lamartine.)

1. C'est l'hypothèse dite « de la lyre » qu'examine Socrate avant de mourir (dans le dialogue de Platon intitulé le *Phédon*), et qui consiste ainsi que nous l'avons vu, à représenter l'âme comme une harmonie, un accord des vibrations de l'instrument (c'est-à-dire des fonctions organiques).

2. Dans le *Lac*, Lamartine avait posé la même question, mais pour l'*amour* seul :

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

Ici il est plus exigeant : il ne lui suffit plus que le souvenir des « heures d'ivresse » soit gardé par la nature : il faut que la personne même qui les a données et goûtées survive. C'est encore par la certitude profonde du cœur, par l'autorité suprême de l'amour, par la foi philosophique et chrétienne tout ensemble, qu'il résout la question dans le sens de l'espoir.

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

1. Les Fondements du Socialisme.
2. et 3. Commémoration du Centenaire de la Mort de Maine de Biran.

26989. — Paris. Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9.